



Jakob Lorber

Histoire de la Vie

De

Jacob LORBER

Racontée par Karl Gottfried Ritter von Leitner après de longues années de connaissance personnelle

La présente biographie de Jacob Lorber est la fidèle reproduction d'un manuscrit laissé par Karl Gottfried Ritter von Leitner.

Ce manuscrit fut rédigé par le vieux poète environ dans sa 84^e année, et, selon ses dispositions testamentaires, il fut après sa mort confié à la bibliothèque provinciale du Joanneum de Graz et incorporé en cette bibliothèque où il se trouve actuellement.

Sté. Editrice de la Nouvelle Jérusalem
Bietigheim - Noël 1930

Troisième édition - 1930

Version italienne traduite par
Noël Reynaud

Traduction revue et corrigée pour la présente édition électronique

JACOB LORBER
Le théosophe styrien

par Karl Gottfried Ritter von Leitner

La personne la plus remarquable que j'ai eu la chance de connaître durant les années de ma longue vie est celle de Jacob Lorber, un théosophe, qui mérite d'être placé à côté des hommes les plus remarquables et les plus éminents des sciences théosophiques.

Aussi vais-je essayer de décrire dans les pages qui suivront - courtes certes, mais basées sur des données précises et fidèles - les événements de sa vie extérieure, ainsi que d'y ajouter, d'après ce que j'ai vu et entendu, le récit des faits extraordinaires qui se sont manifestés dans sa vie intérieure.

La Famille

On trouve trace de la famille Lorber déjà au 17^{ième} siècle dans la région vallonnée de la Styrie inférieure, et précisément deux cousins Gaspard et Paul Lorber qui, déjà en 1631, résidaient sur la colline de Gradise, qui est répertoriée dans le domaine comtal de la seigneurie de Stubenberg à Mureck, et connue sous le nom de "Purgstallberg". Ces deux cousins cédèrent leur possession à la paroisse de St- Leonhardt pour la construction d'une chapelle qui fut peu après transformée en un lieu de pèlerinage dédié à la Sainte Trinité.

Pas très loin de cette localité, dans la bourgade de Kanischa^(*), dépendant de la paroisse de Jahring, au milieu des vignes sur la rive gauche de la Drave, le père de Lorber, Michel, marié à Maria Tautscher, une Sorabe^(**), avait en propre les fonds numéros 4 et 5 dénommés Berghold.

Michel Lorber en personne exploitait lui-même les deux fonds, et de ceux-ci il retirait aussi principalement les moyens de subsistance pour sa famille. Mais il se consacrait aussi à la musique; en exécutant expérimenté il jouait de la plupart des instruments, et, avec une maîtrise particulière, du clavecin; de sorte que plusieurs fois, il lui fut réservé la distinction de faire valoir ses éminents dons musicaux en se produisant sur cet instrument en présence de l'illustre ami des coutumes populaires, le très vénéré archiduc Jean d'Autriche, quand celui-ci demeurait dans ses propriétés de Picken à l'époque des vendanges.

Cette souplesse dans le domaine de la musique lui offrit aussi l'occasion de se procurer quelques gains accessoires qui furent bien accueillis, en particulier quand il eut à s'associer alors à une compagnie de musiciens qui se nommait

(*) Aujourd'hui en Slovénie. (N.d.T.)

(**) *Eine Wendin*. Les Wendes ou Sorabes constituent une minorité allemande de langue slave établie dans la Lusace, dans le sud-est du Brandebourg et le nord-est de la Saxe.(N.d.T)

“Les Schwarzenbacher”, compagnie très connue et appréciée même au-delà des frontières de la Styrie, et qu'il en dirigea ensuite les concerts en qualité de maître de chapelle.

Malgré leur teneur de vie simple, les parents de Lorber ne méconnaissaient pas la valeur d'une culture supérieure, et ils ne reculèrent devant aucun sacrifice dans la mesure où leurs forces le leur permettaient pour aider activement leurs enfants, au nombre de trois, à l'acquérir.

Michel, le second, après avoir achevé ses études, choisit la carrière judiciaire, au commencement comme administrateur, et ensuite comme substitut de notaire. Joseph, le plus jeune, se consacra à l'enseignement; et Jacob, l'aîné, est justement celui dont il s'agira d'exposer les mémorables aventures dans les pages qui suivent.

La Jeunesse

Jacob Lorber, né le 22 juillet 1800, en la résidence de ses parents, passa là les années de son enfance, prenant part aux travaux de la campagne. Il était déjà entré dans sa neuvième année quand il commença à fréquenter l'école rurale de Jahring, où il obtint les premiers enseignements dans la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Il fut un élève actif et zélé, avide d'apprendre, et manifesta une précoce prédilection pour la musique, art dans lequel déjà son père lui-même l'avait initié.

Une aptitude rare dans cet art se manifesta occasionnellement un jour, lorsque son père l'emmena avec lui en se rendant au chef-lieu voisin de Marbourg, et l'amena à l'auberge “Zum Lamm”. Là, ils trouvèrent un parent aveugle de l'aubergiste, qui charmait les hôtes admiratifs en jouant de la harpe d'excellente manière. Jacob tourna immédiatement toute son attention vers ce musicien, s'assit à côté de lui, et se mit à observer minutieusement le travail des mains du harpiste aveugle, et resta, tout concentré sur lui-même, à écouter les mélodies. Depuis ce jour, il ne cessa plus de prier instamment son père de lui acheter une harpe; et le père satisfit bientôt le désir du garçon qui se montrait plein de talent. Et, bien que ce dernier n'eût plus que quelque fois l'occasion d'entendre le virtuose aveugle qu'il admirait tant, et de regarder attentivement comment il maniait son instrument, il réussit, grâce à un tenace et diligent entraînement à se former lui-même, et à devenir progressivement un joueur de harpe expérimenté.

Alors le père, qui faisait fonction de maître de chapelle de sa compagnie de musiciens et devait s'absenter bien souvent durant de longs jours, confia son Jacob, pour l'instruction ultérieure de la musique, au maître d'école de la localité, Anton Udl.

Dès lors, ce dernier instruisit son docile élève peu à peu au maniement de divers instruments, mais de préférence à celui du violon, du piano et de l'orgue, et il put encore s'apercevoir que, suite à l'excellente oreille musicale qui s'était révélée chez son élève, il pourrait l'employer avec succès comme assistant dans ses travaux accessoires d'accordage

et de réparation d'orgues; et en effet pendant quelque temps il le fit aussi pratiquer un tel genre de travail.

Élève et Maître

Pendant ce temps, d'enfant, Lorber s'était fait jeune homme, et, suivant l'impulsion pas encore bien précisée vers une culture spirituelle supérieure, au cours de l'été 1817, il quitta le bourg natal pour se rendre dans la ville de Marbourg qui était distante seulement de deux milles environ, pour y fréquenter l'institut préparatoire à la carrière de maître d'école primaire.

Lorsqu'il eut fini ces cours avec des résultats satisfaisants il commença sa carrière d'enseignant, comme suppléant d'abord à St. Egydi, puis peu après dans le même poste à St. Johann im Sagthale.

En ce dernier lieu, un chapelain de cette paroisse qui, en le fréquentant quotidiennement, avait eu l'occasion d'en observer les capacités peu ordinaires, le prit particulièrement en affection, lui donna quelque instruction en latin et le poussa à se consacrer à la carrière ecclésiastique et à entreprendre à cette fin les études voulues.

Suivant le conseil donné, Lorber, à l'automne de 1819, revint à Marbourg et se fit inscrire comme élève au gymnase de la ville. Étant donné qu'il était déjà passablement plus âgé que ses condisciples et d'un comportement plus sérieux, il fut bien vite nommé Famulus de sa classe, et comme tel, il devait exercer une certaine surveillance sur les autres étudiants, et il lui incombait également certaines petites tâches dans l'école, tâches pour lesquelles il percevait un petit salaire mensuel. En outre, durant le service divin scolaire de chaque jour, il jouait aussi de l'orgue à l'église et en recevait de modestes honoraires, et il pouvait déjà aussi enregistrer quelques recettes accessoires bien agréables en donnant des leçons de violon, étude qu'il avait pu déjà compléter entre-temps.

Après que de cette façon, dans des conditions assez satisfaisantes de vie, il eut accompli avec de très bons résultats les cinq classes du gymnase, il se rendit - en partie pour continuer ses études et en partie dans le but de se perfectionner davantage dans le jeu du violon - à l'automne de 1824 à Graz, la capitale de la province; et là, il poursuivit ses études comme étudiant privé dans la sixième classe du collège.

Mais les difficultés à se procurer une subsistance suffisante dans une grande ville qui lui était absolument étrangère, de même que les nouvelles circonstances qui lui rendaient plus difficiles de conserver encore durant ses études la position prééminente dont il avait joui jusqu'à présent parmi ses condisciples, lui firent prendre tellement en grippe les études, qu'au second semestre déjà il quitta le collège et chercha à vivre en donnant des leçons en privé.

Il prit un tel poste de précepteur auprès d'une famille très respectable de Graz, et il en instruisit avec d'excellents résultats les enfants durant cinq années dans les diverses matières scolaires, dans la musique et dans le dessin, où il avait acquis une certaine habileté en étudiant seul.

Toutefois, malgré toute l'estime dont il se trouvait entouré dans cette famille, il sentit le besoin de s'assurer une position stable pour l'avenir. C'est pourquoi, dans l'année 1829, il fréquenta le cours de pédagogie supérieure pour les candidats à la maîtrise dans les écoles primaires, et il obtint de cet institut un certificat qui le recommandait en tant que maître parfaitement apte.

Mais quand, en 1830, sa première demande pour être pris dans l'enseignement ne reçut pas de suite favorable, lui qui se décourageait facilement renonça à nouveau à ce plan, et y renonça même pour toujours.

Le Musicien

Alors il se consacra entièrement à la musique, donna des leçons de chant, de même que de piano et de violon, et composa même quelques chansons et quelques morceaux de concert; de cette façon il vint en contact avec le musicien et compositeur renommé Anselme Hüttenbrenner qui vivait alors comme propriétaire foncier à Graz et faisait fonction de dirigeant de la Société Philharmonique Styrienne. Celui-ci lui procura aussi l'occasion de se produire en public comme violoniste durant les concerts de la dite Philharmonie, et il accepta même quelques compositions de Lorber dans la revue musicale à un sou qu'il rédigeait lui-même.

En 1828, alors que Paganini suscitait l'enthousiasme parmi les Viennois, toujours amoureux de l'art, avec ses extraordinaires prestations au violon, Lorber s'empressa lui aussi de se rendre à Vienne pour assister à la virtuosité enchanteresse de cet archet; et il eut la chance de faire la connaissance personnelle de Paganini, et d'obtenir même de lui quelques heures d'instruction.

À partir de ce moment, et pour la période suivante de sa vie, Paganini constitua l'idéal auquel il s'efforça d'arriver sans cesse et avec le plus grand zèle; et il regardait souvent avec une sorte de dévote admiration l'image lithographiée du grand violoniste qu'il conservait toujours dans sa chambre. Mais vers cette époque il fut en contact aussi avec d'autres virtuoses de son instrument préféré, le violon.

Le violoniste Ernst qui, après s'être produit à Vienne, avait donné des concerts aussi à Graz et y avait connu Lorber, resta avec lui en correspondance épistolaire pendant longtemps. Le violoniste Vieuxtemps vint aussi, dans une semblable circonstance, le trouver dans sa modeste chambre. Lorber fit aussi la connaissance de son compatriote provincial, le concertiste de violon Edouard Jäll, avec qui il resta en relation.

Progressivement aussi, les mérites de Lorber en tant que violoniste furent mis en relief dans la presse. En octobre 1839, lorsqu'il eut donné un concert dans la salle des chevaliers au palais de la Diète, où il joua la première partie d'un concerto de de Bériot^(*) et un morceau de bravoure basé sur une chanson populaire très aimée qu'il avait lui-même composé, le supplément d'alors de la

(*) Charles de Bériot, compositeur et violoniste belge (1802-1870). (N.d.T)

Grazer Zeitung, qui s'intitulait "Der Aufmerksame" s'exprima comme suit dans son numéro 129 au sujet de sa tendance artistique:

«Monsieur Lorber n'est pas un violoniste qui se meut dans les limites indiquées par une quelconque école; c'est un autodidacte absolu. Incontestablement nous nous trouvons en face d'une personne douée d'un talent plus qu'ordinaire, et l'habileté artistique, à laquelle monsieur Lorber est arrivé grâce à une diligence infatigable et à un emploi très particulier de ses dons musicaux naturels, est vraiment admirable.

C'est avec stupéfaction que nous le voyons surmonter des difficultés, et affronter des passages très risqués dont on devrait douter de la possibilité d'exécution, si l'audace presque toujours victorieuse de Lorber ne venait pas nous persuader du contraire. D'un seul coup d'archet il maîtrise de 120 à 160 notes. Ses notes piquées sont très belles, et les trilles, les doubles notes, les flûtées, les pizzicati avec une main et autres semblables acrobaties, il les exécute avec une extrême facilité, et souvent même avec une très bonne pureté. Mais justement parce qu'il sort de l'ordinaire, il arrive alors que, tandis qu'il joue, les difficultés s'accumulent et se chevauchent avec une exubérance si fantastique, qu'en raison de ces difficultés et de ces dissonances, on ne réussit à saisir rien d'autre que celles-ci; et alors, il n'y a plus lieu de parler de son, de mélodie, d'expression, et donc, d'un vrai plaisir pour l'auditeur.

Le soin et la persévérance de monsieur Lorber à présenter de telles productions insolites de l'art sont certes dignes d'éloges; mais combien plus spontanée et plus unanime ne serait pas la cordiale participation des auditeurs, s'il orientait son talent considérable non pas uniquement vers le difficile, mais aussi vers le vraiment beau qui au fond est le seul élément rémunérateur. L'accueil fait par le public au concertiste fut très beau et digne des mérites de monsieur Lorber.»

Lorber ne se laissa pas intimider par ces bienveillants avertissements de la critique, mais ce fut pour lui bien plutôt comme un stimulant à persévérer avec un zèle redoublé dans ses aspirations artistiques. Quand dix ans plus tard, coopérant à un concert de bienfaisance, il eut joué avec une rare habileté un rondeau et une mazurka de sa composition, le journal local "Aurora"(n° 36 de Mai 1849) ne put se passer, après avoir rendu l'hommage voulu à ses notes piquées et flûtées, d'ajouter l'observation que Lorber avait non seulement fait des progrès énormes dans la forme d'art à la façon du violoniste Paganini, mais qu'il avait encore fait siennes de manière vraiment réjouissante la beauté et la plénitude du son. D'après le rapport sur le concert que rédigea Anselme Hüttenbrenner, Lorber fut après son exhibition acclamé par le public enthousiaste.

Par la suite, il fut aussi en contact plus étroit avec la presse locale, et il fournit aux journaux en général, mais plus particulièrement au "Télégraph", paraissant alors à Graz, des relations sur l'exécution d'œuvres et de concerts.

Les Tendances Spirituelles

Bien que durant cette période de temps Lorber considérât que devoir favoriser ses propres aspirations d'art était sa tâche principale, celles-ci ne réussissaient toutefois pas à satisfaire totalement ses besoins spirituels.

Il ressentait un intérêt particulier pour l'astronomie. Cependant pour pouvoir s'en occuper sur des bases scientifiques, il lui manquait vraiment les principales notions de mathématiques.

Mais dans son désir très marqué de connaissances supérieures il s'était toujours senti irrésistiblement attiré par le spectacle majestueux des profondeurs du ciel étoilé. Il chercha donc à pénétrer, pour ainsi dire mécaniquement, dans les mystères de la construction de l'univers au moyen d'une augmentation artificielle de la puissance de ses facultés visuelles, et, dans ce but, il se fabriqua une grande lunette d'approche, réussie certes bien que primitive, mais qui par ailleurs était parfaitement utilisable. Plus tard, il eut la chance de pouvoir être en possession d'un bon télescope Steinheil.

Par les clairs soirs d'été, et souvent même tard dans la nuit par temps serein, il sortait hors de la ville avec sa lunette d'approche en bandoulière, en compagnie de l'un ou l'autre de ses amis, et plantait son instrument sur quelque espace dégagé; ou bien, mieux encore, il montait sur le Schlossberg, l'amas rocheux qui se dressait au milieu de la ville. Et alors il observait lui-même et montrait aussi à ses compagnons, avec un intérêt toujours renouvelé le globe lunaire couvert de taches, Jupiter avec ses satellites, Saturne avec ses anneaux lumineux, les autres planètes et tout le ciel étoilé qui se révélait merveilleusement devant l'objectif de sa lunette avec ses myriades de mondes brillants, la voie lactée et les nébuleuses s'étendant dans l'infini.

Et la jouissance du spectacle sublime offert par l'exploration dans l'incommensurabilité de l'Univers, il l'accordait aussi volontiers à quiconque qui, poussé par la curiosité, se fût approché de son instrument. Et il éprouvait toujours une grande joie et une grande satisfaction lorsque l'étranger invité, ayant retiré l'œil de la lunette, le remerciait avec un vif éloge, quand ce n'était pas réellement avec quelques mots de pieuse admiration.

Alors que se réalisait ainsi de façon active sa tentative de pénétrer dans le milieu immense de la création matérielle, d'un autre côté se levait aussi en lui progressivement le désir irrésistible de trouver aussi la voie qui mène aux trésors secrets du monde spirituel; et il dut la chercher au-delà des limites du pouvoir ordinaire de l'intellect.

Ce fut ainsi qu'il se sentit aussi poussé à la lecture d'œuvres qui correspondaient aux tendances de son profond sentiment intérieur. Par suite, autant que pouvait le lui permettre le travail nécessaire à sa propre subsistance, il se consacra à la lecture de diverses œuvres de Justinus Kerner, Jung-Stilling, Swedenborg, Jacob Boehme, Johann Tennhardt et J. Kerning, auteurs dont le dernier en particulier fut celui dont les œuvres, selon ses déclarations, lui fournirent les repères les plus importants. Cependant, de ces lectures, qui en général se limitèrent à quelques

écrits des auteurs mentionnés, il ne tira pas une véritable étude, ce qui du reste n'était absolument pas dans ses intentions; mais bien plutôt, il mit toujours de nouveau de côté ces livres, et il se limita à garder constamment sous la main la Bible.

Toutefois, de la lecture de cette dernière il ne faisait pas non plus une occupation journalière, c'est-à-dire habituelle et extérieure, mais il recourait au Livre des livres seulement quand il s'y trouvait amené par quelque circonstance extérieure ou bien par quelque impulsion intérieure.

De toute façon, malgré toute son inclination à explorer très sérieusement les plus profonds mystères, Lorber resta bien éloigné de toute forme de bigoterie; au contraire, il a toujours été et est toujours resté dans la vie quotidienne un compagnon d'humeur joyeuse et sereine. Seulement à cette époque, comme il le révéla plus tard, s'installa progressivement une période où il fit des songes très significatifs, dont il se mit à noter par écrit ceux qui lui parurent les plus importants.

La vocation suite à l'appel de la voix intérieure spirituelle

Lorber était désormais arrivé à l'âge de quarante ans sans avoir trouvé de situation stable.

En cette période de sa vie cependant, il lui arriva de Trieste l'invitation inespérée de prendre là-bas un poste de second maître de chapelle à des conditions très acceptables. Il accueillit l'offre et prit immédiatement toutes ses dispositions pour le départ. Mais c'est alors qu'un évènement vint imprimer soudain une toute autre direction au cours de sa vie.

Le 15 mars 1840, à 6 heures du matin - ainsi qu'il le raconta plus tard à ses amis - il avait à peine fini sa prière du matin et il était sur le point de quitter son lit, quand il entendit résonner dans sa poitrine, à gauche à l'emplacement du cœur, une voix qui, distinctement, lui parla ainsi: "Lève-toi, prends ta plume et écris!"

Il obéit aussitôt à cette mystérieuse intimation, prit en main sa plume et écrivit mot pour mot ce qui lui fut dicté intérieurement.

Et ce fut l'introduction à l'œuvre "La Maison de Dieu" ou encore: "L'histoire de la Création primordiale du monde spirituel et matériel, et l'histoire des premiers patriarches". Et les premières phrases de cette œuvre furent les suivantes:

"Ainsi parle le Seigneur pour chacun, et cela est certes véridique et fidèle: Qui veut parler avec Moi, qu'il vienne à Moi, et Je lui mettrai la réponse dans son cœur. Mais seuls les purs, dont le cœur est rempli d'humilité, ceux-là seulement entendront le son de Ma Voix. Et avec celui qui Me préfère au monde entier et M'aime comme une douce épouse aime son époux, avec celui-là Je M'en irai bras-dessus bras-dessous; il Me verra toujours, comme le frère voit son autre frère, et comme Je le voyais déjà de toute éternité quand il n'était pas encore."

Après cet évènement Lorber déclina sans retard l'offre qui lui avait été faite, et, à partir de ce moment, durant une période de vingt quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à

sa mort, il servit de zélé écrivain pour ces très mystérieuses inspirations, en se comportant en toute humilité comme un serviteur du Seigneur.

L'écrivain de Dieu

Durant cette période, Lorber allait commencer son œuvre d'écrivain, œuvre qui dès lors constitua la tâche principale de son existence, qui l'occupa presque chaque jour, déjà de bon matin avant le petit déjeuner que souvent, dans la fougue du travail, il laissait parfaitement intact.

À cette fin, il s'asseyait, généralement la tête couverte d'un bonnet, à une petite table, l'hiver tout à côté du poêle, et, tout concentré sur lui-même, il conduisait sa plume sans interruption avec une assez bonne rapidité, mais sans faire aucune pause pour réfléchir, et sans rien corriger de l'écrit, comme quelqu'un à qui il est dicté quelque chose par un autre.

En parlant de cela, il dit à plusieurs reprises que durant l'audition de la voix qui lui parlait intérieurement il avait aussi la vision de ce qui formait le sujet de la communication. À ce qu'il assurait, il lui était plus facile encore d'énoncer les choses perçues intérieurement, s'il pouvait les communiquer verbalement à une autre personne. Et en effet, il dicta à quelques-uns de ses amis, aussi bien de simples passages que des œuvres entières de plus d'une centaine de pages. En ces cas, il s'asseyait auprès de celui qui écrivait, en regardant tranquillement devant lui, sans interrompre sa dictée, pas même pour un moment, et sans faire d'ajout, ni changer soit même une simple expression.

Et quand son travail de dictée devait être, pour une raison quelconque, interrompu pour un temps plus ou moins long, soit même durant des jours ou des semaines, il fut toujours en mesure de continuer sa dictée en parfaite harmonie avec ce qui avait été écrit précédemment, sans avoir besoin de le relire, ou au maximum peut-être les derniers mots ou les dernières lignes.

La Parole Vivante

En l'année 1858, Lorber écrivit de la manière suivante à un ami, au sujet de la source spirituelle qui parlait en lui, et qu'il percevait comme la Voix de Jésus-Christ, comme la Parole Vivante:

“Au sujet de la Parole intérieure et de la façon dont on la perçoit, je ne peux rien dire d'autre, venant de moi-même, que la Parole très sainte du Seigneur, je l'entends tout près du cœur comme une pensée suprêmement claire, limpide et pure, comme une parole prononcée.

Nul, bien qu'il me soit proche, ne peut entendre quelque chose d'une quelconque voix. Mais, pour moi, cette voix de grâce résonne plus distinctement et plus précisément que n'importe quel son, même fort, sorti d'une bouche matérielle. Mais c'est aussi tout ce que je peux dire par expérience. Je dois ajouter ensuite que récemment une femme très dévote envers le Seigneur, s'est adressée à Lui

par mon entremise, et elle en eut la réponse que je répète ici textuellement; et voici ce qu'elle disait:

'Ce que fait maintenant mon serviteur, très pauvre au sens terrestre, devraient maintenant pouvoir le faire tous ceux qui confessent vraiment Mon Nom. Car pour tous vaut la Parole de l'Évangile où il est dit: Vous devez tous être enseignés par Dieu! Qui n'est pas attiré par le Père, ne peut venir au Fils. Mais cela signifie: Vous devez parvenir à la sagesse intérieure de Dieu, au moyen de votre amour actif et vivant pour Moi, et de l'amour qui s'ensuit pour votre prochain dans le besoin! Car l'amour vrai et actif constitue en chacun justement Ma Personnalité Même agissant immédiatement dans son cœur, comme le rayon vivant du soleil agit en chaque goutte de rosée, en chaque plante et en tout ce que porte la Terre.

Donc pour qui M'aime vraiment par-dessus toute chose et de toutes ses forces, son cœur est aussi rempli de Ma flamme vitale et de la plus vive lumière émanant de cette flamme! Et qu'avec cela, entre Moi et un homme qui M'aime par-dessus tout, il doit subsister une relation continuelle et très limpide, cela est tout aussi clair qu'il est clair qu'un grain de blé sain, déposé dans un sol fécond, doit, sous l'action du chaud rayon de soleil, pousser vigoureux et porter un fruit riche de bénédiction.

Mais que cela soit vraiment possible avec les hommes, dès lors que les conditions placées dans l'Évangile trouvent leur accomplissement, de cela, Mon serviteur en est un témoignage pour toi! Cependant, Je dois te dire encore une chose, c'est qu'une simple vénération et une admiration même profonde et dévote de Ma divine perfection ne servent à rien.

De semblables soi-disant pieux chrétiens, il y en a en quantité en ce monde, et pourtant ils n'arrivent qu'à peu ou à rien. - Par contre, pour qui veut arriver à Ma vivante Parole en lui-même, tout tient à ce qu'il soit complètement actif selon Ma Parole. Que cela soit dit pour que vous en fassiez profiter tout un chacun !'

Voilà, cher ami, il été répondu ainsi le plus complètement possible à votre demande. Et il serait certes excessivement osé que moi, malheureux pécheur, je veuille y ajouter encore quelque chose de moi-même.”

Votre Jacob Lorber

Intermède Mondain

Après que pour Lorber quatre années aient été employées à ce travail d'écriture et à donner des leçons de musique, il reçut de ses deux frères en 1844 l'invitation à se rendre auprès d'eux pour les aider à traiter quelques affaires privées. Des deux frères, l'un était administrateur et l'autre, maître de poste, tous les deux domiciliés à Greifenburg en Carinthie supérieure.

Et, comme à Graz, où le nombre des enseignants de musique croissait toujours plus, gagner sa vie devenait pour lui chaque année un problème toujours plus difficile, il résolut d'accepter l'offre, et il prit congé de la ville où il avait séjourné

jusqu'alors, ainsi que de ses amis.

Il se consacra désormais aux soins des affaires que lui avaient confiées ses frères. Ses nouvelles fonctions consistaient dans la surveillance de quelques fournitures de bois prises par eux, surveillance à laquelle il fallait ajouter aussi la nécessité de faire des voyages plus ou moins loin. Ceux-ci le conduisirent ainsi à Innsbrück, Bolzano et même Milan, où il donna un concert applaudi au théâtre de La Scala. En cette dernière ville il eut aussi l'occasion de faire l'acquisition d'un excellent violon qui lui avait été recommandé comme un stradivarius, qui s'avéra être en tout cas un très bon instrument qui par la suite lui rendit de très bons services.

Durant son séjour en Carinthie supérieure il fit diverses ascensions alpines, entre autres celle du Grossglockner; et de ces grandioses panoramas alpins il fit aussi des esquisses que, plus tard, à Graz, il compléta au fusain; et si l'on ne veut pas critiquer vraiment rigoureusement la perspective, on dut sans autre reconnaître que même en ce qui concerne le dessin, il n'était pas sans avoir de bonnes dispositions naturelles, bien qu'il n'eût pas eu l'occasion de s'instruire en cet art.

Le Retour à Graz - Vocation Spirituelle

En 1846, après s'être acquitté de ses charges en Styrie supérieure, Jacob Lorber revint à Graz et y reprit son ancienne activité qu'il continua désormais avec diligence durant plus d'une décennie. Ce n'est qu'en 1857 qu'il s'éloigna à nouveau de Graz pour quelques mois, quand il s'associa à deux éminents maîtres de harpe et de guitare, et entreprit un tour artistique dans les capitales des provinces autrichiennes, en se produisant pour sa part comme concertiste de violon, le violon étant resté son instrument préféré.

À son retour à Graz il reprit son activité comme enseignant de musique, mais resta encore pendant quelque temps en relation avec ses compagnons de voyage du moment; et à l'occasion de manifestations publiques, il s'exhiba avec eux de temps en temps en productions musicales toujours accueillies avec faveur.

Alors que Lorber de cette façon, par des tournées dans les salles publiques de concert, ou aussi plus tard en se produisant dans sa patrie en divers lieux de divertissement, paraissait comme musicien de profession, lui, ce-faisant, poursuivait deux buts. Il voulait avec cela, d'un côté s'assurer un gain plus grand que celui qu'il aurait pu attendre du travail pénible et maigrement rémunérateur des leçons données, et d'un autre, il voulait échapper à certains regards dont il se croyait observé avec défaveur et défiance en raison de son mystérieux travail d'écrivain, et dévier l'attention de ces gens plutôt sur son activité de musicien professionnel.

Malgré cela, au cours de sa nouvelle activité, bien qu'avec ses compagnons il fût toujours appelé à jouer sur une scène élevée et richement illuminée, il se sentait certes un peu oppressé. Et un trait caractéristique de sa manière de penser est révélé par le fait que, plusieurs fois, il eut à s'exprimer dans le sens que Dieu sûrement l'avait placé dans cette situation afin d'humilier son orgueil d'artiste qui

parfois avait percé en lui.

Mais il dut bientôt faire la constatation que, par suite de cette occupation accessoire, bien qu'il passât les heures d'avant midi généralement assis à sa table à écrire, il était toutefois trop distrait et trop gêné en ce travail que depuis longtemps déjà il considérait comme étant la vraie vocation de sa vie. Il renonça donc bientôt de nouveau complètement à cette occupation accessoire, et il se contenta à partir de ce moment de se procurer sa subsistance uniquement en donnant des leçons de musique et en se consacrant à l'accordage des pianos.

Mais ces ressources, bien que les besoins de Lorber fussent extrêmement limités, ne pouvaient plus lui suffire lorsque, les années avançant en nombre, il était devenu trop délicat de santé pour résister à la fatigue des fréquentes allées et venues souvent lointaines que lui imposait cette activité; alors ses amis vinrent spontanément et affectueusement à son aide.

La Riche Moisson

Dans les années qui suivirent, son activité d'écrivain de ce qui lui était intérieurement suggéré fut reprise avec un zèle renouvelé. Et le fruit de cette activité fut en particulier l'œuvre principale, le "Grand Évangile de Jean", publié plus tard en dix volumes, ainsi que des explications obtenues incidemment sur des passages difficiles de la Bible, sur des songes très significatifs, et encore des communications concernant diverses circonstances au bénéfice de ses amis.

Outre le "Grand Évangile de Jean" en dix volumes (1851/1864), sortit aussi de la plume de Lorber une série imposante d'œuvres en partie en plusieurs volumes qui déjà considérés du point de vue du nombre et de la masse rendent témoignage d'une fécondité spirituelle vraiment surprenante!

Parmi ces œuvres, il faut mentionner:

- La Maison de Dieu, qui est l'histoire de l'humanité depuis Adam en 3 volumes (1840/1844)
- La Lune (1841)
- Saturne (1 volume, 1841/1842)
- La Mouche, Le Grossglockner
- Le Soleil Naturel (1842)
- Le Soleil Spirituel (2 volumes, 1842/43)
- Explications de textes bibliques (1843)
- L'Enfance de Jésus ou L'Évangile de Jacques (1843/44)
- L'Échange de lettres entre Jésus et Abgar
- L'Épître de l'apôtre Paul aux Laodiciens (1844)
- La Terre (1 volume, 1846/47)
- L'Évêque Martin (1 volume, 1847/48)

- Robert Blum (2 volumes, 1848/51)
- Les Trois jours au Temple (1859/60)

Conclusion de la vie de Lorber

Quand Jacob Lorber en cette ferveur d'activité eut dépassé sa soixantième année, ses forces physiques commencèrent progressivement, bien que d'une manière à peine perceptible pour ceux qui étaient autour de lui, à décliner, tandis que son énergie spirituelle continuait à se manifester avec une puissance intacte.

Durant les deux années qui précédèrent sa disparition, avec une fréquence toujours plus grande, il eut à exprimer les pressentiments de sa mort; malgré cela, il ne donna aucune importance à ce sentiment de sa diminution, et il continua sans changer son habituelle teneur de vie.

Ses amis observèrent cependant en lui une excitabilité accrue, la disparition graduelle de sa gaieté d'avant parfois même irrésistible, et une tendance toujours présente à une disposition d'esprit très sérieuse.

Déjà au début de l'année 1864, il affirma avec une conviction absolue qu'il ne verrait pas 1865. Peu après il tomba réellement malade et fut contraint de garder le lit durant trois mois.

Et, bien qu'avant se fût montré parfois accablé, et qu'il se fut même parfois exprimé avec des paroles amères au sujet de l'incertitude de sa position dans la vie, à partir de ce moment il fut un vrai modèle de patience et de pieuse résignation. Et même si parfois il se répandait en lamentations, ses plaintes ne se rapportaient pas tant à ses propres tourments que plutôt au destin menaçant en général l'humanité. En ces occasions, il avait l'habitude de répéter volontiers presque gaiement quelques vers qu'il avait trouvés une fois écrits sur un mur et qui lui étaient restés en mémoire:

Le soleil vient, le soleil s'en va;
Chaque animal s'en trouve joyeux;
L'homme seul, l'homme, lui seul,
Sent le poids de la vie et de la douleur.

Cependant, même tandis qu'il était étendu sur son lit de douleur, il trouvait encore toujours de temps en temps la force de dicter à l'un ou à l'autre de ses jeunes amis quelque chose de vraiment profond.

Avec l'arrivée du printemps il se remit progressivement, et il était permis d'espérer qu'il guérirait complètement, d'autant plus qu'il avait commencé à quitter à nouveau sa chambre et à se rendre au grand air. Il voulut même reprendre sa teneur habituelle de vie, mais il retrouva plus son état premier de santé; au contraire, il resta faible, et affirma avec une assurance toujours plus grande l'approche de la fin de sa pérégrination terrestre.

Le Départ

Deux jours avant que cela n'arrivât vraiment, il se trouvait encore en visite auprès de connaissances. Et la maîtresse de maison avait préparé pour lui un plat qui lui plaisait beaucoup. Il le goûta même d'excellent appétit, mais ensuite il se mit à dire: "Vraiment très bon, toutefois dans deux jours je ne serai plus."

On fit ce qui était possible pour lui enlever de la tête cette idée mélancolique, mais il persista dans son affirmation qui effectivement se montra bien fondée.

Déjà le jour suivant, alors qu'après le repas il était sur le point de rentrer chez lui, il fut frappé sur la route d'un soudain crachement de sang qu'il prit cependant si peu au sérieux que le soir même il alla retrouver sa compagnie habituelle.

Mais déjà durant le parcours pour revenir chez lui se manifesta à nouveau un crachement de sang qui ne cessa plus; c'est aussi pourquoi, lorsqu'il fut rentré, Lorber, pour ne pas troubler le repos de ses voisins, ne demanda aucune aide de ces derniers.

Le matin suivant on le trouva encore vêtu, couché, le visage tourné vers le mur et avec les draps couverts de sang. Un médecin, que firent venir les voisins, lui fit prendre un médicament, mais il déclara que désormais toute aide humaine était parfaitement inutile.

Alors on envoya quelqu'un en hâte à la paroisse proche et peu après un prêtre parut lui aussi près du lit du patient. Mais comme celui-ci gisait déjà inconscient, le représentant de l'église demanda à une parente présente là pour assister le malade, si Lorber avait fréquenté l'église. Et celle-ci répondit que cela devait certainement être connu, vu que Lorber avait en personne, en des occasions de grandes solennités ecclésiastiques, prêté son aide à la chorale de manière désintéressée. Après quoi, le prêtre demanda à cette parente si elle était encore disposée à prendre sur elle la responsabilité morale s'il donnait au mourant les sacrements. Et après que, sans hésiter, elle eut donné une réponse affirmative, le prêtre, sans autre objection remplit son office, puis s'en alla.

Pendant ce temps, les amis les plus intimes de Lorber avaient été avertis de l'imminent danger qui menaçait sa vie; mais justement alors, avec une extrême violence, éclata un orage qui empêcha quelque peu leur venue immédiate. Lorber, qui entre-temps s'était un peu remis, demanda à être placé autrement sur son lit, et précisément de sorte que, alors que durant dix ans il avait dormi toujours avec les pieds tournés vers l'occident, il se fit placer de manière à avoir au contraire la tête tournée vers ce point cardinal et les yeux tournés du côté où le soleil se lève.

Pendant ce temps les amis s'étaient hâtés de venir malgré la pluie torrentielle, et parmi ceux-ci aussi le médecin du lieu qui était aussi son ami; mais Lorber n'arriva pas à avaler le médicament que ce dernier lui avait prescrit. Il resta pendant quelque temps immobile et dolent puis il commença soudain à tendre le corps énergiquement comme un soldat qui voulait se redresser, se plaça parfaitement couché sur le dos, le visage tourné vers le Levant; et, tandis qu'au-dehors la nature était en tumulte avec l'éclatement des éclairs et le grondement du

tonnerre, il resta absolument tranquille. En cet instant aussi commença la phase de l'agonie, et, après un quart d'heure, le serviteur du Seigneur se trouva doucement endormi, alors que son esprit, depuis longtemps déjà appartenant à un monde supérieur, avait fait retour en la patrie éternelle (24 août 1864).

Sa dépouille mortelle fut ensevelie dans le cimetière de St Leonhardt près de Graz, et un nombreux cortège l'accompagna à sa dernière demeure. Mais certes, la majorité entendit avec cela rendre un dernier hommage au virtuose de violon très connu, plutôt qu'au théosophe qu'elle ne connaissait presque pas du tout.

L'un de ses amis marqua l'emplacement où la dépouille de Lorber repose maintenant, au moyen d'une simple pierre, avec, gravés au ciseau sur la partie antérieure, le nom, le jour de la naissance et de la mort du trépassé, ainsi que les paroles consolatrices adressées un jour par Paul aux Romains dans son épître (14-8):

Si nous vivons, c'est pour le Seigneur que nous vivons,
et si nous mourons, c'est pour le Seigneur que nous mourons.
Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions,
nous sommes au Seigneur.

(Épître aux Romains, 14-8)

Plus tard, plusieurs d'entre les amis de Lorber achetèrent le fonds où il y avait la tombe et ils firent planter de chaque côté de la pierre tombale un thuya, dont le nom allemand "arbre de la vie" rappelle de manière très expressive la mission vivifiante de l'esprit extraordinaire qui en cette place a restitué à la terre son enveloppe mortelle.

La Personnalité extérieure de Lorber

L'aspect extérieur de Lorber ne correspondait en aucune façon à la représentation qu'un connaisseur de ses œuvres transcendantales aurait pu se faire de lui. Il était plutôt le contraire de cette personnalité éthérée qu'au regard de ses écrits on aurait éventuellement eu motif de supposer de lui.

Sa personne physique, de stature supérieure à la moyenne et de forte carrure, montrait en elle-même une certaine dureté. La tête était plutôt grande, le front haut et large, les lèvres charnues, les traits du visage doux et réguliers; sa figure révélait une grande affabilité et ses yeux gris-bleu, bienveillance et douceur. Il portait des cheveux bruns partagés sur le front et tombant sur la nuque, et le menton était orné d'une barbe pleine de la même couleur brune, devenue ensuite grise, dans les derniers jours de sa vie.

Quand il se produisait avec son violon préféré, il apparaissait toujours impeccablement vêtu de noir, mais ordinairement il ne se souciait cependant pas trop de son habillement. Et quand cet homme, très peu voyant, allait par la route, de son pas lent et quelque peu lourd, personne n'aurait soupçonné en lui le

médiateur de ces très mystérieuses communications qui remplirent des milliers de pages d'impression et qui comptaient déjà une troupe d'enthousiastes adhérents en divers pays même très lointains.

Lorber, dans ses rapports avec ses semblables était très modeste et même carrément trop humble parfois pour notre temps, où les gens sont plutôt portés à faire plus ou moins justement étalage de leur propre valeur; toutefois, même durant la période où il se consacra à sa sérieuse mission d'écrivain, il resta toujours un bon compagnon. Son travail journalier achevé, il avait l'habitude de passer les soirées joyeusement en compagnie d'amis devant un bon verre de vin du pays.

Si la conversation tournait autour de questions mondaines souvent il racontait de petites histoires et des anecdotes des plus drôles; de sorte que l'hilarité devenait générale et les auditeurs se divertissaient beaucoup. Mais si étaient présentes d'autres personnes de même disposition d'esprit, le discours prenait un pli plus sérieux; alors il semblait comme plongé dans une atmosphère de sérieux absolu et de paix vraiment extraterrestre, et de ses lèvres éloquentes jaillissaient des idées et des enseignements des plus nobles et des plus profonds; de sorte que souvent les auditeurs dans leur tension d'esprit étaient frappés par une sorte de frisson sacré. Mais si personne de la compagnie ne lui offrait l'occasion de s'exprimer, il était capable de rester silencieux des heures durant sans prendre aucunement part aux conversations.

Parfois certes, il arrivait que des non-initiés, qui généralement n'avaient entendu que chuchoter à la hâte quelque chose au sujet de sa mystérieuse fonction d'écrivain, s'associassent, hôtes non désirés, aux réunions du soir de ses amis, et qu'en ces occasions ils cherchassent à se moquer de lui avec toutes sortes de taquineries; en de semblables occasions, généralement, il ne prêtait pas attention à la moquerie tentée, ou bien il réprimandait le moqueur d'un regard si sérieux et avec des paroles si graves qu'à la fin il passait à celui-ci toute velléité pour l'avenir de se moquer de lui à cause de sa fonction d'écrivain secret, comme il arriva à celui qui l'avait ainsi interpellé: "Eh bien, Lorber, qu'y a-t-il de nouveau? Vous qui êtes l'écrivain du Bon Dieu ?!"

Le Style Spirituel de Lorber

Et maintenant que j'ai tenté de décrire dans ses lignes principales le cours de la vie extérieure de Jacob Lorber, et de fournir une image le plus possible ressemblante de sa personnalité physique, je me sens encore, par acquit de conscience, le devoir d'y ajouter, conformément à l'exacte vérité, ce dont je fus moi-même témoin, en ce qui concerne les extraordinaires conditions spirituelles dans lesquelles, durant 24 ans, il vécut et travailla, et ce qui vient indéniablement à le caractériser comme l'un des plus remarquables et plus intelligents médium comme il est d'usage en général d'appeler ceux qui servent d'intermédiaires dans les rapports entre les intelligences terrestres et extra-terrestres - et ce précisément il y a déjà presque quarante ans, c'est-à-dire à une époque où personne ne croyait à la possibilité de semblables rapports, et alors qu'il n'y avait même pas encore

quelqu'un qui eût la plus petite idée de la réelle et même fréquente existence d'individus ayant des dispositions de cette nature; ce qui, de nos jours, est incontestablement confirmé par des milliers de témoins dignes de foi.

Il a déjà été raconté plus haut comment Lorber, au matin du 15 mars 1840, fut appelé par une voix perçue intérieurement à faire fonction, à partir de ce moment, d'écrivain au service de la même voix. Déjà le 19 ou le 20 du même mois, Lorber me rencontra le soir sur la place principale de Graz éclairée par la pleine lune, et, après m'avoir cordialement salué, il me dit: "J'ai quelque chose à vous dire! Je suis en train de recevoir une révélation!"

Cette fois, comme chacun le trouvera naturel, je craignis pour la raison du nouveau et pauvre prophète. Mais, comme, à cause de sa profondeur de sentiments, je l'avais en grande estime depuis que je le connaissais, j'acceptai très volontiers l'offre qu'il me fit de m'apporter prochainement ses "rêveries" comme il était porté à appeler ses écrits; et déjà les jours suivants il m'apporta quatre feuillets remplis recto-verso et trois demi-feuilles où était contenu tout ce qu'il avait écrit jusqu'alors de "La Création primordiale du monde spirituel et matériel" qui arrivait jusqu'à la fin du douzième alinéa du cinquième chapitre. L'écrit, de sa propre main, était certes, ici et là, incorrect au point de vue de l'orthographe, mais par ailleurs net et sans aucune correction.

Déjà quand Lorber lut en ma présence les premières pages de cet écrit qui contenaient des enseignements et des avertissements, la simplicité, l'importance, et en partie aussi l'élévation de ces indications très nettes, firent sur moi une impression tout à fait inhabituelle, et elles m'amènèrent à suivre aussi dans l'avenir, avec la plus grande attention, le déroulement de ce remarquable phénomène.

Dès le 25 mars, je me rendis personnellement chez Lorber qui habitait alors une petite pièce donnant sur la cour au premier étage de l'auberge "Zum weissen Kreuz", dans ce que l'on nommait le "Nouveau monde"^(*) - pour être, suite à son invitation, témoin en personne de la façon dont se déroulait son activité d'écrivain. Aussitôt après moi, parut aussi mon ami le musicien Anselme Hüttenbrenner, qui avait été le premier initié par Lorber dans son mystère et qui avait déjà fait pour lui une copie de ce qui jusqu'alors avait été écrit.

Lorber, que nous trouvâmes déjà en train d'écrire, continua tranquillement son travail en notre présence, avec une relative rapidité, sans jamais s'interrompre et sans tenir aucun livre devant lui, simplement concentré sur lui-même.

Lorsqu'il eut fini le 33^{ième} paragraphe du cinquième chapitre de l'œuvre déjà mentionnée, il déposa sa plume, enleva son bonnet et dit à mi-voix: "Deo gratias!". Après quoi il nous lut ce qu'il avait écrit, au commencement avec un air indifférent; mais quand, ayant commencé à lire le 22^{ième} paragraphe, il arriva au point où il est dit: "Cette larme jaillit du cœur de la Divinité, et s'appelait, s'appelle et s'appellera toujours: "La Miséricorde", alors il éclata en larmes, et en raison de l'émotion dont il était submergé, il dut plusieurs fois s'interrompre pour finir la lecture, de sorte que nous aussi nous en restâmes profondément émus.

(*) Sans doute le nom de l'immeuble, mais ce n'est pas précisé dans le texte. (N.d.T.)

Pendant longtemps encore je rendis visite à Lorber presque chaque jour quand il écrivait, restant parfois de une à trois heures sans interruption témoin de sa très mystérieuse occupation et en ces occasions se renouvelèrent souvent des scènes émouvantes du genre mentionné ci-dessus; et une fois même, après avoir fini le neuvième chapitre, les yeux pleins de larmes, il s'écria: "Mais comment est-il donc possible de ne pas aimer le Seigneur ?!"

Les Preuves de l'Inspiration Spirituelle

Au cours de cette singulière mission d'écrivain il arriva cependant aussi que Lorber ne saisisse pas lui-même ce qu'il était en train d'écrire, ou ne comprenne pas quelque mot particulier.

Un cas semblable arriva le 26 mai 1840. Sur une demande d'un ami au sujet de la façon dont on devrait lire les prophètes, il avait écrit une brève explication, qui disait en substance que, pour ce faire, il était nécessaire de se munir d'une forte lentille grossissante. Mais, nous ses amis, nous ne fûmes pas capables d'interpréter comme il faut ces paroles évidemment symboliques.

Lorber manifesta aussitôt son avis que par "forte lentille grossissante" il fallait entendre la grâce de Dieu. Nous objectâmes alors que l'homme ne peut pas, comme il est prescrit en ce cas, prendre de lui-même la grâce de Dieu à son gré, et que d'ailleurs il était encore fait mention de la grâce en particulier plus loin. Mais il resta ferme dans son affirmation et répondit que l'homme peut certainement mériter la grâce de Dieu, et donc que l'acquisition de la grâce dépend sans aucun doute de lui-même. Après quoi, nous nous séparâmes.

Mais le jour suivant, Lorber me communiqua qu'au sujet de la discussion qu'ils avaient eue le jour précédent, il avait interrogé sa voix intérieure, dont il avait obtenu de la manière habituelle la révélation textuelle suivante:

"Que les autres n'aient pas compris mes paroles ne peut être étonnant, mais il faut s'étonner que tu ne les aies pas non plus comprises, toi! Cette lentille grossissante, c'est l'humilité, dont le concept est beaucoup plus vaste que vous ne l'estimez vous ordinairement. C'est elle qui fait apparaître très petit le moi, alors qu'elle fait apparaître grand ce qui trouve hors dudit moi."

À ce genre d'évènements appartient aussi celui qui se manifesta le 14 juin 1840. Je me trouvais cette fois de nouveau auprès de Lorber alors qu'il continuait d'écrire un poème en vers dans "L'histoire de la Création primordiale" déjà mentionnée.

Après avoir terminé la dixième strophe (chapitre 3 -verset 6), il se tourna vers moi en disant: "À présent j'ai dû écrire un mot qu'en vérité, je ne comprends même pas. Que peut donc vouloir dire verjahren ?" Et, ceci dit, il me tendit le feuillet écrit pour que je l'examinasse; et je remarquai que la fin de cette stance disait:

"Würdet ihr dann wohl euch Meiner großen Liebe nahen? Nein, sag' Ich; in alle Zweifel würd't ihr euch verjahren!"

(Vous approcheriez-vous alors plus de Mon si grand amour? Non, Je vous le dis; dans tous les doutes vous vous seriez ...!)

Je me souvenais certes être déjà tombé sur ce mot en lisant des textes en vieil allemand, c'est-à-dire en allemand médiéval; toutefois, sur le moment je ne pus m'exprimer avec certitude sur sa signification. Mais dans les jours suivants, après que j'eus consulté divers lexiques, je trouvai finalement dans le dictionnaire de l'idiome médiéval haut allemand de Wolf Ziemann, Leipzig 1838, les mots: jach... jahren... et encore les dérivés, gaen. gahren... et finalement à la page 544: vergahen, avec la signification de: "sich zum Schaden eilen, ubereilen"(se hâter à son propre détriment) phrase qui dans notre cas allait comme un gant, car alors le second vers signifiait:

"In alle Zweifel würdet ihr euch jäh (gach) stürzen!"

ou bien dans la forme populaire encore en usage "vergaschen"(vous couleriez à pic dans tous les doutes).

De toute façon, que cette explication soit ou non la bonne, ce qui a été dit ici fournit sans autre la preuve la meilleure que, tandis que Lorber écrivait, il ne suivait pas les suggestions de sa propre intelligence, mais bien plutôt celles d'une intelligence étrangère.

Mais une preuve plus convaincante encore et plus incontestable que cela est fournie par l'évènement suivant:

Le 25 juin 1844, Anselme Hüttenbrenner me donna à lire quelques passages que Lorber avait écrit deux jours auparavant. En ceux-ci il était communiqué que Schelling, Steffens et Gustave A. avaient été appelés, ou mieux, choisis pour préparer les esprits des Protestants à la parution de ces nouveaux écrits théosophiques. En confirmation de cela, dans la même communication étaient cités textuellement, avec l'indication exacte des numéros des pages respectives, deux passages de l'œuvre de Steffens, "La fausse théologie et la vraie foi".

Ni Anselme Hüttenbrenner, ni Lorber ne savaient alors quelque chose au sujet de Steffens, pas même son nom. Lorber fut par conséquent extrêmement heureux quand le premier, qui entre-temps avait consulté le lexique de Brockhaus, lui rapporta qu'il existait vraiment un écrivain de ce nom, qui avait effectivement fait imprimer une œuvre sous le titre- mentionné.

Vu que moi non plus, bien que connaissant très bien de nom cet auteur, je ne connaissais pas l'œuvre en question, j'en fis aussitôt la commande à la librairie de l'Université, qui me la fit parvenir le 24 juillet. Je la remis le soir même à Anselme Hüttenbrenner, et le matin suivant je me rendis chez lui pour savoir quels avaient été les résultats de la comparaison entre le texte du manuscrit et celui de l'œuvre imprimée. Hüttenbrenner avait déjà trouvé dans le livre le passage indiqué par Lorber avec la mention des pages 5 et 6, et je pus me convaincre par moi-même qu'il concordait textuellement avec ce qui figurait dans le manuscrit de Lorber, seulement qu'en ce dernier quelques mots paraissaient inadaptés.

D'autres passages cités par Lorber, qui auraient dû se trouver aux pages 109, 129 et 136 de l'œuvre, Hüttenbrenner n'avait pu en trouver trace. Et pas même au

cours d'ultérieures recherches faites en commun par nous deux, nous ne réussîmes à trouver dans l'œuvre ce qui eût concordé mot pour mot avec le texte dans le manuscrit de Lorber; mais bien plutôt nous relevâmes dans l'œuvre imprimée des points qui étaient marqués du même esprit qui constituait la base des citations de Lorber.

Mais comme nous n'avions à notre disposition que la seconde édition de cette œuvre, il reste la possibilité, qui n'est pas à exclure, que ces passages figurent peut-être textuellement dans la première édition de la même œuvre.

De toute façon la concordance textuelle réellement constatée entre les passages des pages 5 et 6 de l'œuvre imprimée et ceux du manuscrit de Lorber montrent que ces derniers ont été écrits par lui sous l'influence d'une intelligence différente de la sienne, chose qui certes doit sembler incompréhensible, et même une mystification, à tous ceux qui se bouchent obstinément les yeux et les oreilles devant cette preuve basée sur la science expérimentale humaine.

Les Évangiles de la Nature

Au commencement, ce que la voix intérieure avait dicté, Lorber l'avait écrit en restant silencieux. Mais bientôt il commença à énoncer sur-le-champ verbalement ce qu'il entendait dire en lui. Le 25 juillet 1840 Anselme Hüttenbrenner me communiqua que, selon l'indication de la voix intérieure de Lorber, nous devrions, par son entremise, interroger un rocher.

Le matin suivant à huit heures, tous les deux nous nous réunîmes avec quelques autres initiés encore, et Lorber lui-même, sur le Schlossberg de Graz où, pour le but indiqué ci-dessus, nous choisîmes le rocher qui s'élevait derrière la "Winzerhaus" (la maison du vigneron), à hauteur de laquelle se trouve la façade ouest de l'édifice sur lequel étaient placés les canons d'alarme incendie.

Lorber se plaça face au rocher et nous dicta, à nous tous qui étions prêts à écrire, durant un quart d'heure; puis, ayant été dérangés par hasard, nous nous vîmes amenés à abandonner cet emplacement et à poursuivre notre travail dans mon habitation. Tant que nous nous trouvions sur la montagne, Lorber tenait le regard tourné vers le rocher; dans mon habitation par contre, il regardait devant lui comme en un rêve, et il dictait sans interruption, corrigeant seulement rarement quelque mot, et sans excessive rapidité, de sorte qu'un écrivain un peu leste pouvait très bien le suivre en écrivant. De temps en temps seulement il accélérât un peu son débit. En cette occasion sa dictée eut pour objet une brève histoire de la création, de la formation et du développement de la Terre, de l'élévation des montagnes, et en particulier de la formation du rocher signalé plus haut, ainsi que des indications sur les premiers habitants du pays.

Lorsque vers midi nous arrivâmes à la fin de la communication, Lorber nous avoua avoir été au début quelque peu préoccupé, compte tenu du doute qu'il avait si l'expérience réussirait ou non; mais sa voix intérieure l'avait toujours à nouveau encouragé. Il ajouta encore que cette fois, en dictant, il n'avait pas entendu la voix de la manière habituelle, c'est-à-dire, comme en rêvant, mais il

avait eu bien plutôt une impression comme si tout ce qu'il avait à communiquer sortait comme du rocher, qui lui était resté présent comme une réalité quand il se trouvait ensuite enfermé dans la chambre, étant donné qu'il l'avait accueilli en lui tout à fait spirituellement.

Quatre jours après, nous allâmes à la source d'Andritz, un limpide petit ruisseau, riche en truites, qui jaillit silencieusement du fond rocheux dans une crique de la vallée, en ce temps-là encore enveloppée de solitude romantique, au pied du Schöckel dans la direction Nord-Ouest de Graz, et, qui au début de son cours forme un clair petit étang limité par un mur à moitié en ruines, et alors encore ombragé par des tilleuls plus que centenaires.

En cet endroit, tandis qu'il regardait d'un air serein le tranquille miroir de l'eau, Lorber nous dicta durant deux heures des révélations très profondes au sujet de la formation et des origines de semblables sources pures, et sur les façons dont elles coopèrent aux buts du monde physique et du monde spirituel.

Et durant le voyage de retour vers la ville, il nous raconta en outre que les choses naturelles avec lesquelles il se mettait en communication lui apparaissaient toujours comme personnifiées. Ainsi, dans le cas précédent, le rocher sur la Schlossberg lui était apparu sous la figure d'un vieillard à l'aspect sombre et sévère; et, le jour dont nous avons parlé, la source avait pris à ses yeux l'aspect d'une toute jeune fille sérieuse et calme.

De cette manière, il nous dicta une série de dissertations sur des choses diverses, comme par exemple: la forêt, les vignes, l'huître perlière, la colombe, etc... Les sujets étaient choisis sur notre initiative seule, et dans l'instant il les développait, toujours sans aucune préparation.

Et en ces occasions, il était enfin étrange de constater que, quoique le choix des sujets fût fortuit, toutes les communications reçues en réponse se terminaient presque systématiquement par une représentation sur la façon dont l'élément spirituel s'élevait progressivement, au milieu de vigoureux combats, de la matière apparemment morte, jusqu'au sommet le plus haut de son développement, c'est-à-dire, l'homme.

Et la conclusion de presque tous ces thèmes consistait en un enseignement moral qui était ainsi représenté symboliquement dans l'objet traité, qui devenait ainsi une parabole bien concrète; raison pour laquelle aussi Lorber prit l'habitude d'appeler les communications de ce genre des "évangiles de la nature".

Voyant et Entendant, pas d'écriture automatique

De ce qui a été dit jusqu'à présent, on peut relever que Lorber, à partir de sa quarantième année, fut un médium entendant d'une importance exceptionnelle, comme sans doute il serait classé à l'époque actuelle où les facultés médiumniques, même à un degré bien moindre, se sont énormément multipliées. Très remarquable doit apparaître aussi le fait que Lorber soutenait entendre toujours dans le cœur cette voix qu'il appelait la Voix du Seigneur; tandis qu'il percevait celle d'autres esprits dans la région occipitale de la tête.

Bien que Lorber ait écrit de manière médiumnique des milliers de feuilles, on ne peut cependant pas le placer dans la classe des véritables écrivains-médiums, c'est-à-dire de ceux dont la main est guidée mécaniquement par une intelligence étrangère. L'action d'écrire resta au contraire pour lui toujours une action indépendante, bien qu'écrivant seulement ce qu'il entendait dicté par cette voix venant d'une intelligence étrangère, qu'il affirmait percevoir comme avec l'oreille.

Lorber était aussi un médium voyant. Il n'y a pas là de preuves, mais seulement ses propres affirmations. Lorsque quelqu'un décédait dans le cercle de nos parents et de nos connaissances, il nous racontait avoir vu la personne récemment décédée, il en décrivait l'aspect, donnait des nouvelles des conditions dans lesquelles elle se trouvait dans l'au-delà et nous transmettait souvent salutations et autres messages.

En particulier, il recevait souvent la visite d'un esprit féminin qui m'avait été très cher durant la vie et encore maintenant^(*), et elle me faisait parvenir par son entremise des conseils et parfois même des avertissements qui ensuite se montrèrent effectivement utiles. Il décrivait aussi la figure de cet esprit, de sorte que, de son extérieur qui s'ennoblissait progressivement toujours plus, on pouvait déduire aussi le développement spirituel progressif de l'âme. Selon la représentation de Lorber, cet esprit féminin apparut la première fois environ six mois après son départ de cette Terre, avec le visage serein, et sa personne enveloppée dans un vêtement gris clair à larges plis, que plus tard il vit bordé aux ourlets de couleur pourpre, ainsi qu'orné d'une ceinture de même couleur.

Quelque temps après le vêtement apparut de couleur bleue claire, puis blanc, et enfin blanc brillant et resplendissant comme la neige. L'apparition portait la chevelure déroulée et retombant derrière la nuque; durant les mouvements qu'elle faisait on pouvait apercevoir dans les larges manches les bras bien formés, tandis que les pieds nus ne pointaient que peu hors du drapement du long vêtement.

Mais à l'occasion d'une de ses visions, pour ma part, j'acquis la pleine conviction que de telles visions correspondaient à une réalité absolue. Un jour, il me raconta avoir eu la nuit précédente, alors que la lune brillait, à nouveau une vision qui me concernait; c'est-à-dire qu'il avait aperçu soudain, à quelque distance de son lit, se tenir une vieille dame de stature plutôt petite mais trapue, qui tenait étrangement ses deux yeux totalement fermés, et qui le pria de me saluer et de me dire de bien vouloir parfois lui adresser ma pensée, car cela lui ferait du bien. À cette communication je restai ébahi et heureux en même temps; ayant reconnu immédiatement dans l'apparition une chère parente morte peu de temps auparavant à l'âge de plus de 80 ans, qui durant les dernières semaines de sa vie avait été frappée d'un tel relâchement des paupières qu'elle ne pouvait plus les soulever et était restée comme aveugle. Mais Lorber ne pouvait que difficilement avoir eu l'occasion de connaître cette vieille dame, car lorsque celle-ci était venue en dernier à se trouver dans cette déplorable condition, il n'en savait absolument rien. Sa description qui concordait typiquement avec l'extérieur effectif de la défunte et avec son état de cécité, vint ainsi fournir une

(*) L'épouse de Leitner morte encore jeune (N.d.E)

preuve indéniable de l'identité de cet esprit avec ma parente.

Suggestions Médicales

Des cas se manifestèrent aussi où Lorber exerça une action curative, pas réellement comme un vrai médecin soignant au moyen d'une énergie bienfaisante émanant de lui, mais bien seulement comme un médium prescrivant des médicaments ou des processus curatifs qui lui sont suggérés par des esprits, dont l'application était parfois suivie de petits résultats, mais parfois aussi de bons et surprenants résultats.

Ainsi arriva-t-il que le 19 mai 1852, alors que je m'apprêtais, comme j'avais coutume de le faire déjà depuis quelques années, à partir en voyage pour Wilbad-Gastein, afin d'y entreprendre une cure, il me communiqua des recommandations de la part de cet esprit affectueux qui pensait beaucoup à moi et dont j'ai fait mention auparavant. Ces recommandations allaient dans le sens qu'en cette année je devrais prendre seulement sept bains, et en outre d'une durée de pas plus de douze minutes. Mais les premiers bains firent sur moi un effet si salutaire, qu'après le septième bain, je me trouvai si bien que, ne faisant aucun cas de l'avertissement reçu, je pensai à part moi que cela aurait été réellement dommage d'interrompre la cure balnéaire entreprise avec autant d'avantage, aussi intempestivement et sans motifs particuliers, si l'on fait abstraction de cet avertissement pour lequel il n'existait pas de garantie absolue d'authenticité. Je continuai donc la cure. Mais le huitième bain sembla déjà avoir des effets moins bénéfiques, et après le neuvième je me sentis la tête oppressée et des douleurs dans les dents; en outre, je perdis le sommeil et l'appétit, et je me retrouvai d'une manière générale avec un tel malaise que j'estimai nécessaire de consulter le médecin de la maison de cure, le docteur von Hönigsberg.

Celui-ci me visita et me prescrivit d'avoir à m'abstenir de prendre le bain durant deux jours, puis de revenir le voir. Je fis comme il m'avait conseillé, et, passé les deux jours, je me représentai devant lui. Il renouvela alors sa visite et conclut en disant: "Ne prenez plus de bains, pour cette année cela suffit pour vous. Votre nature est déjà saturée". Je suivis son conseil; je me reposai encore quelques jours en cette bienfaisante atmosphère alpine, puis je partis et restai toute l'année suivante en parfait état de santé comme si j'avais ponctuellement accompli entièrement mon habituelle cure balnéaire. Au cours des deux ou trois étés suivants, je pris à nouveau dans ces sources mes habituels 21 à 25 bains avec d'excellents résultats.

Quelques années plus tard cependant, je reçus par l'entremise de Lorber à nouveau la prescription de la part de l'esprit que nous savons, de prendre en cette année seulement neuf bains. Mais l'agréable sensation de l'augmentation de la puissance vitale qui s'était manifestée en moi après les neuf bains permis, fut si forte que moi, faible de foi, je me laissai entraîner à négliger l'avertissement, continuant aussi cette fois la cure. hélas avec le même insuccès, comme la première fois. Après le onzième bain se manifestèrent à nouveau tous ces inconvénients qui s'étaient produits la première fois; et le médecin du lieu, la

seconde fois aussi, me défendit de surcharger davantage ma nature avec la réaction des eaux de Gastein.

Mais les onze bains eurent de nouveau aussi, au cours de l'année suivante, le même effet salubre qu'en d'autres années la cure complète de trois semaines.

Une autre fois, il m'arriva de me trouver durant quelque temps souffrant d'une faiblesse nerveuse qui, non seulement entamait mon intégrité physique, mais opprimait aussi mon moral et influait sinistrement même sur mes facultés spirituelles, provoquant en moi un indéfinissable sentiment d'incertitude et d'angoisse qui m'était de façon pénible un obstacle dans l'expédition de mes affaires privées et de ma charge et me causait ainsi un préjudice.

Lorber, requis d'un conseil à ce sujet, obtint pour moi au moyen de la voix intérieure la suggestion du remède suivant: "Prends du vin rouge naturel et de l'huile d'olive qui soit pure, et avec ce mélange frictionne-toi matin et soir la poitrine, le dos et la nuque; et le soir même la tête et tout particulièrement les tempes en pleine foi et confiance dans le Seigneur; toutefois, durant ce temps tu dois t'abstenir de l'usage du café et du mauvais vin."

Après que j'eus fait usage de ce remède pendant quatre ou cinq jours, je me trouvai à nouveau si renforcé dans mon corps et dans mon esprit, qu'ayant récupéré ma sérénité d'esprit, ma résolution et mon énergie, je pus avec un courage renouvelé remplir toutes mes obligations comme avant que le mal ne se fût manifesté. Ce que Lorber à partir de ce moment appela "l'onguent évangélique"* produisit le même bienfaisant effet, plus tard aussi, plusieurs fois, lorsque je l'appliquais à de longs intervalles contre les rechutes du même mal, ou bien lorsque se manifestait un état de faiblesse uniquement physique à cause d'un pied qui avait été blessé des années auparavant.

Par souci de la vérité, je dois ajouter ici qu'un autre remède qu'il eut à me recommander pour ce mal au pied, soit en raison de la dose trop forte du médicament prescrit, soit peut-être à cause de l'emploi trop violent que j'en avais fait, produisit un effet par contre défavorable.

Matérialisations

À la fin, il arriva aussi un cas qui laissa supposer que Lorber ait eu l'aptitude à se développer en médium même pour des matérialisations, comme à notre époque sont appelés ceux qui font fonction d'intermédiaires pour produire de semblables phénomènes.

Cette fois, il habitait une pièce au rez-de-chaussée dans la Wickenburggasse, où son bureau était situé vraiment à côté de la fenêtre à droite de laquelle, pas très éloignée, il y avait la porte d'entrée.

Un jour, ainsi qu'il me le raconta lui-même, alors qu'il était assis à table, occupé justement à écrire, il vit soudain se tenir à côté de lui à sa droite, entre la table et la porte, une silhouette féminine, vêtue à la mode alors en usage, qui lui souriait; et lorsqu'il eut levé les yeux du papier qu'il avait devant lui, elle le regarda d'un

air affectueux et gai, presque comme quelqu'un qui eût réussi une surprise qu'il avait projeté de faire. En cette silhouette il reconnaissait mademoiselle R. une jeune fille qui avait été son élève, ayant étudié avec lui le chant pour se consacrer à cet art sur les scènes, mais qui était morte depuis quelque temps.

Et quand elle se fut aperçu de la stupéfaction que son visage trahissait, alors qu'il était en train de la regarder fixement, elle lui parla ainsi: "Oui, oui, c'est bien moi! Touche-moi donc!" Et comme il hésitait à le faire, elle insista et renouvela l'invitation en disant: "Eh bien, touche-moi! Et quand Lorber, cédant à ces instances, tendit les mains pour la toucher, il sentit effectivement la résistance élastique d'un corps humain; mais dès que ses mains se furent à nouveau écartées de ce corps, l'apparition toute entière disparut soudain.

En écoutant le récit de cet événement je restai complètement déconcerté; toutefois je n'osai rien objecter au narrateur qui faisait lui-même une mine on ne peut plus étonnée et mystérieuse et je laissai tomber le sujet, dont j'étais porté à croire qu'il se basât plus sur une illusion des sens que sur une réalité effective, sachant bien que Lorber restait toujours un peu mortifié quand il sentait s'exprimer même le moindre doute sur la vérité de ses paroles.

Ce n'est que dans les temps très récents que de tous les côtés, en particulier de l'Angleterre et de l'Amérique, commencèrent à affluer de fréquentes nouvelles au sujet de l'apparition tangible et plastique d'esprits; et lorsque des savants de renom, non seulement de ces pays, mais aussi d'Allemagne, commencèrent à rendre témoignage de la réalité de semblables phénomènes; alors seulement je me souvins du récit de Lorber; et ce récit acquit désormais à mes yeux une valeur d'autant plus grande, que son objet se trouva remarquablement confirmé par des phénomènes de même caractère constatés à l'époque actuelle; et avec cela il était en même temps démontré que pour Jacob Lorber il peut être ainsi, en cette sorte de médiumnité, revendiqué le droit d'antériorité.

Tandis que je conclus ainsi mon consciencieux récit de la vie de Jacob Lorber et de ses dons extraordinaires, je suis parfaitement conscient qu'à l'époque présente nombreux sont ceux qui, entravés dans la vision du monde sous l'angle étroit de la matérialité, considéreront mon ami Lorber - et moi aussi son biographe - sinon réellement comme des filous, du moins comme des gens victimes d'un mauvais tour de leur propre imagination, et en tant que tels, selon leur caractère, ils nous tourneront en dérision ou nous plaindront.

Les plus bienveillants et les plus doux d'entre eux chercheront peut-être à m'excuser, moi, le presque nonagénaire, en disant que mon âge avancé a tellement affaibli les facultés de mon intelligence et de ma raison, qu'on puisse comprendre que j'ai voulu me poser en témoin des faits merveilleux racontés ici.

À ces doux juges je dois cependant faire observer que, ce que j'eus à raconter, trouva son déroulement entre ma quarantième et ma soixante quatrième année, et donc à une époque où, en règle générale, les énergies spirituelles de l'homme n'ont pas l'habitude de décliner encore jusqu'au niveau de l'irresponsabilité. À cette époque il m'était confié des charges en diverses administrations publiques, et j'avais alors aussi publié quelques uns de mes écrits.

APPENDICE

Communications accréditées sur le compte de Lorber

(Rédigées d'après des notes écrites par une contemporaine)

Les relations remarquables sur les faits et gestes de Jacob Lorber existent en grand nombre, et leur concordance avec la vérité reste ici et là plus ou moins constamment prouvée. Beaucoup de celles-ci rentrent tout à fait dans le domaine du prodigieux et du surnaturel. Je veux donc raconter ici quelques épisodes de la vie de Lorber, afin que l'humanité voit comment le Bon Père dans le Ciel fait pour protéger les Siens, et comment Il fait pour les conduire et les guider.

Lorber ne passa pas sa vie en solitaire et sans joie, car il comptait des prosélytes parmi les meilleures familles. Ceux-ci, au cours de sa mission d'écrivain divin, l'ont aussi surveillé et rigoureusement contrôlé, et ce fut une bonne chose, en particulier pour les successeurs. Car maintenant il n'est permis à personne d'affirmer que les paroles qu'il a écrites, devenues ensuite de considérables volumes, ne sont pas d'origine divine.

Ses meilleurs amis et fidèles disciples furent: Le docteur Justinus Kerner, le docteur F. Zimpel, le bourgmestre de Graz Antoine Hüttenbrenner, son frère, le compositeur Anselme Hüttenbrenner, le poète et secrétaire provincial de la Styrie, Karl Gottfried Ritter von Leitner, le docteur Antoine Kammerhuber, Léopold Cantily, pharmacien à Graz, et de nombreux autres encore, parmi lesquels aussi une femme très estimée, la propriétaire Antonia Grossheim de Graz qui me mit personnellement en possession des notes contenant le court récit des épisodes qui suivront.

Généralement ces personnes mentionnées se rassemblaient auprès de Lorber quand il était occupé à son travail d'écriture et en ces occasions ils l'observaient avec la plus grande attention. Car madame Grossheim en particulier n'y prêtait pas si facilement foi, raison pour laquelle elle surveillait minutieusement et rigoureusement tout, ne négligeant même pas de pousser une inspection dans le tiroir du bureau et dans l'armoire de Lorber pour s'assurer qu'il n'y tenait pas des livres ou des écrits cachés. Mais il ne puisait à aucune source étrangère, et le seul livre qu'il eut constamment entre les mains, ce fut la Bible.

Quand il avait complètement rempli un petit cahier, il arrivait alors souvent qu'une phrase restât coupée, et l'un ou l'autre de ses amis prenait avec lui le cahier pour le lire en paix. Quand le jour suivant, l'écrivain mettait la main à un autre petit cahier, la dernière phrase du jour précédent reprenait exactement là où elle avait été coupée, de sorte que dans la succession des phrases il ne se révélait aucune interruption.

Lorsque Lorber eut fini d'écrire déjà plusieurs petits cahiers, il arriva qu'un certain Johann Busch, ensuite éditeur et fondateur de l'actuelle entreprise d'édition "La Nouvelle Jérusalem", eut connaissance des œuvres que Lorber avait écrites. Busch vint alors à Graz pour faire la connaissance personnelle de

Lorber. Il croyait déjà à l'authenticité de ses écrits, pour en avoir entendu parler et pour les avoir lus. Et quand il arriva à Graz, il s'informa du lieu de la demeure de Lorber; et là, déjà devant la porte de Lorber, il se mit à genoux et resta là à prier et à soupirer. Lorber, qui était justement en train de consulter la Bible, s'aperçut qu'il y avait quelqu'un dehors.

Et comme les soupirs semblaient ne pas vouloir finir, il ouvrit la porte, et, comme chacun peut se l'imaginer, il resta stupéfait en voyant une personne qu'il ne connaissait pas, se tenir agenouillée devant sa porte en poussant des soupirs. Il l'interpella en disant:

“Que veut dire cela? Levez-vous et dites-moi pourquoi vous faites ainsi et quel est le motif de votre venue ?”

Alors Busch demanda:

“Est-ce vous le saint prophète qui écrit tant de belles choses ?”

Et Lorber en toute modestie répondit:

“Certes, je suis Lorber, mais je ne suis en rien un saint. Veuillez entrer, et ensuite, sans être dérangés, nous pourrions parler des belles choses, et vous pourrez être présent quand je serai appelé par le Seigneur à écrire.”

Lorber avait le léger défaut que, lorsqu'il était agité, en parlant ou en interrogeant, il bégayait en particulier aux premiers mots; mais d'habitude cette déficience ne se manifestait pas en lui.

Les deux, c'est-à-dire, Lorber et Busch, s'entretenaient longuement et souvent de semblables sujets. Et Busch à la fin s'offrit à donner ces écrits à l'impression; ce qu'il fit aussi. Il fut ainsi le fondateur de l'entreprise d'édition des œuvres de Lorber, existant aujourd'hui à Bietigheim (Wurtemberg) où se trouvent aussi sous bonne garde les manuscrits originaux de Lorber qui y furent transportés plus tard.

Toutefois avec le temps, en dépit de toutes les précautions employées, parmi les gens, commença à se répandre le bruit que Lorber était occupé à des écritures très mystérieuses, et on le menaça d'en avertir les autorités de police. Alors ce fut à nouveau encore Madame Grossheim qui servit d'intermédiaire pour sauver la situation. Les manuscrits furent emballés et mis à l'intérieur de sacs qui furent transportés dans la remise à bois de madame Grossheim, et là, tenus cachés derrière les piles de bois, jusqu'à ce que de tels bruits se dissipent; après quoi les écrits revinrent à la demeure de l'auteur.

Lorber jouait du violon avec une grande maîtrise, même dans la composition libre. Quand il était sollicité de jouer, il arrivait alors souvent qu'il donnait libre cours à son amour pour le Seigneur, amour qui s'épanchait au violon de manière si merveilleuse, que non seulement il faisait couler sur ses joues des larmes de bonheur et rendait son visage tout rayonnant, mais émouvait aussi les auditeurs au point de leur faire partager les pleurs de joie et d'amour.

Du côté de son père, Lorber ne pouvait se dire pauvre. Il avait hérité de 12000 florins, ce qui, à cette époque, représentait un gros patrimoine. Mais il s'en trouva bien vite délivré, et, pour parler de manière terrestre, il resta si pauvre que

par la suite il ne réussit jamais à entasser quelque argent; car il confia son héritage, à fonds perdus, à son frère; et même quand il gagnait quelque chose, l'argent passait rapidement de ses mains à celles des pauvres.

Ainsi arriva-t-il qu'une fois il eut sur lui, dans une petite boîte qu'il gardait dans la poche, la somme de 30 sous, alors que justement, en raison de ses occupations professionnelles, il se rendait à un concert du soir. Chemin faisant, il tomba sur un artisan ambulancier qui le pria de l'aider. Lorber alors lui donna tout ce qu'il avait sur lui; mais une fois revenu chez lui, il trouva que dans la petite boîte, il y avait encore les 30 sous.

Combien de fois il lui arriva de se présenter chez madame Grossheim en lui disant: "Chère madame, aujourd'hui je n'ai encore rien mangé!". Alors elle allumait rapidement le feu et lui cuisait une soupe afin qu'il pût se restaurer au moins avec un peu de nourriture chaude. Et si elle en avait, elle lui offrait aussi du pain.

Madame Grossheim entretenait une relation épistolaire avec un certain Krapohl, qui auparavant demeurait à J.; par son entremise elle fut en correspondance aussi avec le curé de J. et celui-ci, attiré par ses connaissances dans le domaine spirituel, voulut faire sa connaissance personnelle, et dans ce but, il vint à Graz. Il se rendit en visite chez elle, et par son entremise, il eut l'occasion de connaître aussi Lorber, ainsi qu'un Israélite de Graz qui venait souvent trouver madame Grossheim, dont lui aussi avait appris beaucoup de choses au sujet des écrits de Lorber.

Un jour, tous les trois, c'est-à-dire, Lorber, le curé et l'Israélite, se rencontrèrent à nouveau en même temps dans la maison de madame Grossheim, et, durant la conversation, les propos tombèrent sur les dictées de Lorber, qui, en ce qui concerne celles-ci, eut l'occasion de s'étendre en de nombreux détails. Tout d'un coup le curé s'écria: "Oh, vous êtes un élu de Dieu et Son prophète !"

Et l'Israélite confirma aussi cette opinion. Alors ils tombèrent dans les bras les uns des autres et devinrent tous de bons amis, et Lorber dut faire le récit de tous les événements en lien avec sa mission depuis le jour où il avait été appelé à la commencer, jusqu'à cette époque. Tous répandirent des larmes de joie en l'écoutant et ils remercièrent le Seigneur pour les avoir amenés à se trouver ainsi réunis. L'Israélite se sentait le cœur si gonflé, qu'il ne put se taire auprès de ses coreligionnaires; mais ceux-ci le prirent en haine en le considérant comme un apostat. Le curé devint ensuite plus tard le confesseur d'un personnage de notoriété mondiale.

Une fois se présenta à Lorber quelqu'un d'important qui se mit à lui faire des reproches parce qu'il affirmait être en rapport avec le Seigneur, et il finit par lui donner une ou deux gifles; puis il s'en alla. S'étant éloigné de la demeure de Lorber, ce personnage se rendit à ses affaires dans un moulin; et là, sur un accident qui lui arriva, il eut la main droite coupée.

Une autre fois, un homme vint à Lorber et lui dit sur un ton de moquerie: "Vous dites être prophète?! Eh bien, maintenant je vais immédiatement vous dénoncer à la police." Cet homme se rendit ensuite dans la Raubergasse (c'est là que se trouvait alors les bureaux de la police); mais alors qu'il était en route, il fut frappé

de syncope et il mourut sur place.

Lorber eut aussi un jour un petit litige avec le Seigneur. Cela se passa ainsi: L'hiver était aux portes et il faisait déjà très froid. Comme si souvent il lui arrivait de n'avoir pas d'argent pour s'acheter du bois, Lorber avait les doigts tout à fait raidis; ce fut alors qu'il dit: "Seigneur, si Tu veux que j'écrive il faut que Tu me procures aussi du bois, car avec le froid qu'il fait, il m'est impossible d'écrire." Et, ceci dit, il déposa sa plume et interrompit l'écriture. En ce même instant on frappa à la porte. Lorber alla ouvrir pour voir qui c'était. Dehors il y avait un paysan qui demanda:

"Est-ce vous monsieur Lorber ?"

"Oui, c'est moi", répondit celui-ci.

"Voilà le bois."

"Quel bois ?"

"Eh, celui que je dois apporter ici. Où dois-le mettre?"

"Mais je n'ai pas commandé de bois!"

"Et pourtant, si vous êtes monsieur Lorber, comme il est écrit sur ce billet, le bois doit être livré ici; et si vous n'en voulez pas, je le remporte à la maison."

Lorber examina le billet, et comme l'adresse était exacte, il conclut en disant: "Eh bien, au Nom de Dieu, déposez-le ici !"

Il indiqua ensuite au paysan où il devait décharger le bois, et ainsi il en fut pourvu pour tout l'hiver et put reprendre son travail d'écriture. Et, à force de questionner, il arriva à savoir que le bois avait été envoyé par son ami et protecteur Ritter von Leitner.

Nous faisons maintenant encore suivre une lettre de Lorber adressée en 1855 à Johann Bush dont il a été fait mention plus haut, lettre qui fournit d'éloquentes explications au sujet des conditions d'âme et d'esprit de Lorber.

Après les communications usuelles, le Seigneur prend la parole sur un autre sujet et dicte par la main de Lorber:

"Mon cher ami, tu Me cherches parce que tu M'aimes; mais c'est aussi pourquoi il t'est facile d'observer de manière vivante et efficace mon précepte de l'amour. Tu vois, les hommes maintenant sont en train d'inventer toutes sortes de choses. Et ceux qui ont beaucoup inventé finissent par ne croire à rien d'autre...qu'en ce qu'ils ont inventé et à ne penser qu'à la façon de pouvoir retirer la plus grande utilité possible. Mais ceux-ci sont des enfants du monde qui, à bien des égards, sont souvent plus avisés que les enfants de la Lumière!

Mais, à de vrais enfants de Mon cœur Je donne cependant d'autres choses tout à fait différentes, dont les habiles enfants du monde n'arriveront jamais à se faire une idée en leur esprit corrompu! Regarde! Mon serviteur (Lorber) est vraiment pauvre par amour pour Moi; il pourrait être très riche, vu que, en plus de Ma Grâce, il possède les meilleures aptitudes en tant que musicien. Mais il a renoncé à des postes et à des offres très avantageuses, et tout, en raison du grand Amour qu'il Me porte. Et quand par hasard il arrive qu'il se trouve avec 2 florins

en poche, il se contente de 40 sous, tandis qu'il distribue aux pauvres les 1,60 florins qui lui restent.

Mais c'est aussi pourquoi Je lui ai rendu accessibles tous les trésors des Cieux. Chaque étoile, même lointaine, lui est connue comme cette Terre. Avec les yeux de son esprit il peut les contempler et les admirer à son gré; mais désormais il se soucie peu de telles choses, car pour lui, Je suis le TOUT dans le tout !

Or, tu vois, c'est là le seul bon chemin qui conduit à Mon Cœur! Le jeune homme riche cité dans l'Évangile avait observé la loi volontiers déjà depuis son enfance, et aurait dû parvenir ainsi à la vie éternelle. Mais il lui semblait que cela n'était pas encore son cas. Il vint donc à Moi et Me demanda ce qu'il devait faire pour avoir la vie éternelle! Et Je lui dis: 'Observe les commandements'. Mais il assura qu'il y était resté fidèle déjà depuis l'enfance. Alors J'ajoutai: 'Si tu veux plus, vends tes biens, distribue le produit aux pauvres puis viens et suis-Moi, et alors les trésors du Ciel seront à ta disposition!'

Eh bien, tu vois, maintenant aussi Je vous dis, à chacun: Qui veut tout avoir, c'est-à-dire, Moi-Même, celui-là doit aussi tout Me sacrifier, afin que nous devenions un, lui et Moi.

Et toi, qui M'as déjà beaucoup sacrifié, tu obtiendras aussi beaucoup! L'amour pur et désintéressé est cependant à Mes yeux la chose suprême entre toutes! Que ce peu te soit dit ami, pour ta consolation. Amen.”

Post-scriptum de Lorber:

“Ami! Après ces paroles, il n'est pas permis à ma bouche d'en ajouter d'autres!”

Jacob Lorber

Karl Gottfried Ritter von Leitner

Le rédacteur de la biographie détaillée de Jacob Lorber reproduite en ce petit livret est le poète autrichien de langue allemande Karl Gottfried Ritter von Leitner qui, pendant presque un quart de siècle maintint des rapports d'amitié avec Lorber.

Vu que le nom de Leitner, bien qu'il ait été en son temps compté parmi les plus éminents poètes allemands de l'Autriche n'est plus connu de la génération actuelle, et que sa personne et ses œuvres sont malheureusement tombés dans l'oubli, il n'est pas inopportun de donner quelques brèves indications sur sa vie.

De telles indications apparaissent aux lecteurs de la biographie de Lorber qui est offerte ici, d'autant plus nécessaires qu'elles apportent avec cela aux dits lecteurs l'occasion de connaître le noble caractère du poète, dont la plus grande aspiration, à côté de ses créations idéales, fut la recherche de la vérité.

Karl Gottfried Ritter von Leitner, descendant d'une famille élevée depuis le 17^{ième} siècle dans les rangs de la noblesse, naquit le 18 novembre 1800 - donc la même année que Lorber - à Graz, où son père occupait la charge de conseiller provincial comptable, et se faisait aussi remarquer par son activité littéraire. Son père mourut déjà en 1805, et sa mère se remaria en 1807.

Leitner accomplit ses études de collégien à Graz, en se consacrant à l'étude du droit; mais il montra toujours une prédilection particulière pour l'histoire de sa patrie, la Styrie, et c'est pourquoi il voulut se consacrer ensuite à la carrière de l'enseignement dans cette branche particulière. Et de fait, déjà en 1824 et 1825 il occupa provisoirement des postes d'enseignant dans les collèges de Cilli et de Graz.

Comme par ailleurs, dans le même temps, il avait publié des petits volumes de poésies et de nouvelles qui témoignaient de ses nettes qualités littéraires, l'attention de plusieurs poètes et de remarquables lettrés du pays fut attirée sur sa personne, et en particulier de Johann von Kalchberg et de l'orientaliste Hammer-Purgstall; et, appuyé par ces personnalités, Leitner entra au service de la province de Styrie.

En 1835, il fut promu second secrétaire provincial, puis premier secrétaire en 1837; et en cette qualité il fut mis à la retraite en 1854 à cause de sa santé délicate.

En 1846 il se maria; mais en 1851 il eut le malheur de perdre son épouse bien-aimée Caroline, avec laquelle il avait entrepris un voyage en Italie, et qui mourut subitement à Pise.

L'archiduc Jean, le promoteur si hautement vénéré de toutes les avancées de la culture en Styrie, nomma Leitner en 1858 comme l'un des trois curateurs du fameux Joanneum, fondé à Graz par l'archiduc lui-même.

Au cours de sa carrière, Leitner entreprit divers voyages, tant en Autriche qu'à l'étranger, mais son domicile resta toujours Graz. Il était en relation avec des

personnes jouissant de beaucoup d'autorité dans les cercles intellectuels de l'Autriche, en particulier de Vienne où il allait souvent, celle-ci n'étant pas très éloignée. Il maintint spécialement des rapports avec les poètes J.G. Seidl, Anastase Grün (le comte Auersperg) et Grillparzer; ce dernier avait en grande estime le poète styrien et il vint quelquefois lui rendre visite à Graz.

La poésie et les nouvelles de Leitner parurent dans les revues et les almanachs alors en vogue, et cela dès 1820. En 1825 il publia à Vienne un recueil de poésies qui fut suivi en 1857 de la seconde édition presque triplée en volume. Il offrit au public en 1870 un volume de très gracieuses poésies sous le titre "Herbstblumen" (Fleurs d'automne) édité à Stuttgart, et son dernier livre "Nouvelles et Poésies", fut édité à Vienne en 1880.

Son drame, intitulé "König Tordo"(Le Roi Tordo) fut représenté à Graz en 1830 et obtint un bon succès; il écrivit en outre diverses autres compositions dramatiques. On publia de lui aussi des ouvrages d'histoire, de topographie, et diverses biographies, et parmi ces dernières, celle excellente de l'archiduc Jean, en 1860, est digne d'une mention particulière.

Mais là où Leitner se distingua le plus, ce fut dans la poésie lyrique et éthique. Ses douces et tendres odes peuvent se compter parmi les plus belles produites par les poètes autrichiens contemporains. Ses balades et ses poésies sont, sous de nombreux aspects, de vrais modèles. La douceur et la profondeur de pensée sont dans les poésies de Leitner harmoniquement associées à une forme extrêmement gracieuse et belle. Jusque dans les derniers jours de sa longue vie, le poète persévéra dans son travail créatif, et après sa mort furent trouvées, inédites encore plusieurs de ses belles odes.

Un riche choix des meilleures d'entre ses poésies, y compris celles qui sont posthumes, ainsi qu'une large introduction biographique furent publiées en 1909 par la Reclams Universalbibliothek (n° 5091-5093). Une histoire particulièrement détaillée de la vie du poète qui fait aussi mention de ses rapports avec Jacob Lorber, est contenue dans le volume n° 51 de l'"Allgemeinen deutschen Biographie" (Leipzig 1906). Des biographies de Leitner se trouvent aussi dans "Grundriß der deutschen Dichtung" de Goedeke, dans les "Mitteilungen des historischen Vereines für Steiermark*" (édité par Franz Ilwof) et dans d'autres ouvrages de caractère historico-littéraire.

Leitner mourut en 1890 à Graz, à l'âge de 90 ans. De quelle façon le noble poète avait fait la connaissance de Jacob Lorber et en quelle grande estime il tint ce dernier, tout cela on peut le relever de l'histoire de la vie de ce mémorable et vénérable homme qui a été présentée ici.

Durant de longues années Leitner se consacra à réunir le matériau pour une sorte de recueil biographique des poètes, artistes et lettrés styriens, dont une partie fut élaborée par lui-même.

Cependant, parmi ses travaux, aucun de ce genre n'eut de sa part d'exécution aussi soignée et aussi circonstanciée, que celui qui concerne Jacob Lorber. Leitner rédigea cette biographie à peu près dans sa quatre vingt quatrième année. Étant donné son amour absolu de la vérité, le contenu de cette biographie reflète exactement dans chaque ligne les observations claires et exemptes de préjugés du

vénérable écrivain.

La conviction religieuse particulière de Karl Gottfried Ritter von Leitner trouve du relief, plus qu'en toute autre chose, dans une lettre adressée par lui le 28 avril 1889 à un parent, dont un extrait est communiqué ici aussi pour la première fois, vu que dans cette même lettre il fait allusion à Lorber et à sa personnalité, sans toutefois le citer explicitement:

“La religion - ainsi dit Leitner dans sa lettre - est chose qui concerne, et de bien loin, plus le cœur que le cerveau; car il nous a bien été dit que Dieu est amour. Cette doctrine et avec elle, les deux commandements 'Aime Dieu par-dessus tout et ton prochain comme toi-même!', tout cela constitue la base du christianisme. Le dernier commandement, même l'humanité des nouveaux temps l'observe en suivant les règles du rationalisme; mais elle ne veut rien savoir de Celui qu'elle devrait aimer par-dessus tout; pour ce motif, en toutes ses créations, il vient à manquer toute vraie bénédiction. Quant à moi, il y a déjà quarante ans que je reste fidèle à cette direction du christianisme, qui correspond aux principes fondamentaux dont j'ai parlé avant, et à côté desquels toute cérémonie extérieure prend une signification tout à fait secondaire.

À cette vision du monde, capable de fournir l'explication d'une très grande partie des énigmes de la vie, je fus initié, il y a 48 ans, par un ami, une âme simple et cherchant Dieu, à laquelle autrefois il fut accordé la grâce de recevoir de la part du Seigneur Lui-Même des communications au moyen d'inspirations qu'il percevait dans son cœur, communications que durant 24 ans il mit par écrit textuellement jusqu'à ce que, en 1864, il fût rappelé de ce monde. Durant tout ce temps je fus un témoin constant de cet extraordinaire événement. Depuis ce temps, de nombreux écrits du voyant ont été publiés, pour la plus grande partie après sa mort, par des éditeurs étrangers. Tous ces nouveaux écrits théosophiques ont pour seul but de rénover de nouveau le christianisme originel, et de l'adapter à notre culture avancée.

Tu auras bien œuvré et en suffisante mesure, tant pour ici-bas que pour l'au-delà, si tu te tiens fermement dans la foi en Jésus-Christ, notre Seigneur, et si tu L'aimes par-dessus tout, en aimant en même temps ton prochain comme toi-même. Car, en ces deux commandements, comme l'écrit l'évangéliste, la Loi est contenue en entier, ainsi que tous les prophètes.”

Nous donnons jusqu'ici la lettre de Leitner, dont les autres passages n'ont aucune autre signification particulière pour notre but. De toute façon, la pensée religieuse du poète se révèle de la manière la plus claire et précisément en ce passage ici textuellement reproduit.

Publication et Diffusion des œuvres de Lorber

Il sera certainement d'un grand intérêt pour les lecteurs de connaître maintenant les vicissitudes qui accompagnèrent la publication des importants écrits et livres du voyant.

Le premier qui prépara la voie à la parution publique de la Nouvelle Révélation^(*) fut le médecin et écrivain bien connu, le Dr. Justinus Kerner de Weinsberg. Cet intrépide précurseur de la doctrine de l'esprit et rédacteur du livre "La voyante de Prevorst", un livre important de nos jours encore, jouissait alors d'une grande réputation.

Certains admirateurs des écrits de Lorber attirèrent son attention sur ces communications du monde spirituel, et l'impression que fit sur lui le contenu inspiré d'une haute vérité fut telle, qu'elle l'amena à assurer l'impression des deux petits écrits de Jacob Lorber: "L'échange de lettres entre Jésus et Abgar" et "L'épître de Paul aux Laodiciens", chez l'éditeur J.Landherr, à Heilbronn, en l'année 1851. Ce fut aussi Justinus Kerner qui persuada le remarquable médecin, théosophe et écrivain, le docteur Zimpel, à s'intéresser à la chose.

Aux environs de 1850, le docteur Zimpel se rendit tout exprès à Graz pour rencontrer Lorber; il l'observa personnellement pendant plusieurs mois et organisa ensuite l'impression de ses premières principales œuvres: "Die Haushaltung Gottes" (La Maison de Dieu), "Die Jugend Jesu" (L'Enfance de Jésus) et "Der Mond"(La Lune), chez l'éditeur E. Schweizerbart à Stuttgart.

En postface de l'œuvre "Die Haushaltung Gottes", le docteur Zimpel donne un témoignage oculaire conforme à la pleine vérité de ce que fut et de ce qui caractérisa la personne de Jacob Lorber, et il dit ce qui suit: "Cet homme pacifique, calme et pieux, sans véritable culture scientifique, a un cœur excellent, et ce qu'il possède il le partage toujours avec celui qui en a encore plus besoin que lui; et ce qu'il a, en vérité, est constitué le plus souvent d'aumônes qu'il reçoit de quelques amis; oui, il se prive d'une façon que l'intelligence du monde qualifierait d'insensée."

Mais le livre "Die Jugend Jesu" (L'Enfance de Jésus), publié par le Dr. Zimpel, par suite de la censure de l'autorité qui était fortement dominée par l'influence ecclésiastique, fut bien vite confisqué et détruit, et cela, comme on peut le relever de la conclusion de la seconde édition de ce livre (édité en 1869 par les soins de Karl August Schöbel, vétérinaire à Söbringen près de Pillnitz), "uniquement à cause de la préface de l'éditeur de cet évangile".

Grâce à ces publications des écrits de Lorber, Johannes Busch, de Dresde, devint un ami zélé des nouvelles révélations. Enthousiasmé par ces dons de grâce, il se mit pendant longtemps à la recherche d'un éditeur approprié, vu que Lorber lui-même n'avait aucune possibilité de faire quelque chose dans ce sens, enserré comme l'était dans les conditions de mesquinerie et d'oppression spirituelle que présentait sa patrie catholique, la Styrie. Mais comme Busch lui-même ne put trouver en Allemagne quelqu'un disposé à s'intéresser à ces écrits avec un amour intelligent, il résolut avec l'aide de Dieu d'agir seul.

Dans les années 1875 et 1876, avec une grande dépense de temps et d'argent, il réussit à publier presque toutes les œuvres les plus importantes de Lorber. En particulier pour la première impression du Grand Évangile de Jean, Busch se trouva souvent dans de graves embarras financiers. C'est alors qu'un autre ami

(*) *Die Neuoffenbarung*, en français «La Nouvelle Révélation». (N.d.T.)

des œuvres de Lorber, G.Mayerhofer de Trieste, se montra en actes constamment un soutien zélé de celles-ci.

La grande espérance et la joyeuse aspiration de J.Busch étaient de pouvoir mener à terme l'impression de toute la grande œuvre du Grand Évangile de Jean, afin de rendre ces trésors accessibles à l'humanité. Et en effet, en 1877, âgé de presque 84 ans, il réussit à terminer ce grand travail. Avec un envoi supplémentaire de 50 Mark de la part de Mayerhofer le compte de l'imprimeur fut soldé; "après quoi - ainsi écrit Busch le 9 mars 1877 à son fidèle ami de Trieste - le reste de ma caisse à des fins d'impression ne s'élève plus qu'à 1,80 Mark."

Après cette conclusion et cet échange de lettre, G.Mayerhofer vint à mourir subitement le vendredi saint 30 mars 1877. Deux années plus tard, en 1879, le fidèle administrateur et diligent éditeur J.Bush suivit dans la patrie éternelle l'ami qui l'avait précédé.

Après la mort de Busch, son héritage d'éditeur, sur de sérieuses insistances répétées de nombreux amis, fut pris en charge par C.F.Landbeck de Bietigheim, qui déjà du temps de sa jeunesse avait noué des liens étroits d'amitié spirituelle avec G.Mayerhofer, et par son entremise aussi avait fait la connaissance de Lorber. Il recueillit ce qui restait des éditions de Busch à Bietigheim, ainsi que les écrits de Mayerhofer qui lui étaient arrivés de Trieste; et avec une activité incessante et une fermeté inébranlable, jointes à une ténacité bien souabe^(*) qui lui était propre, il continua à Bietigheim, patrie de ses parents, à assurer la publication de tous ces écrits de la Nouvelle Révélation, ainsi que de ceux jusqu'alors non donnés à l'impression.

C.F.Landbeck employa au bénéfice de cette entreprise tout son temps, toute son énergie, de même que tout son patrimoine terrestre. Avec son enthousiasme, il sut entrouvrir d'autres cœurs et se procurer d'autres moyens. Il fut en même temps éditeur, correcteur, organisateur, propagandiste, commis... le tout en une personne. Et c'est seulement ainsi, en se laissant guider par son impulsion intérieure et en ne faisant pas trop attention à des influences extérieures contraires qu'il réussit à sauver le précieux fruit de la Nouvelle Révélation et à le porter par-delà la mer sombre et orageuse du monde d'alors, matériel et incrédule, sur les plages plus lumineuses où nous, générations plus jeunes, nous trouvons actuellement.

C.F.Landbeck appela à l'origine "Neutheosophischer Verlag" (Éditions Néo-Théosophiques) l'entreprise qu'il fonda pour la sauvegarde et la diffusion des écrits de La Nouvelle Révélation. Toutefois, à partir de 1907 il en changea le nom en celui de "Neu-Salems Verlag" (Éditions de la Nouvelle Jérusalem), en considération du fait que le Seigneur Lui-Même avait nommé à diverses reprises "La Nouvelle Jérusalem", la Doctrine révélée de manière pure et parfaite, et que dans le Grand Évangile, tome 9, chap.98, les adeptes cette Doctrine avaient été nommés par Lui les "Neusalemiten" (Les Néo-Jérusalémites).

Lorsque C.F.Landbeck mourut en 1921, c'est la Société de la Nouvelle Jérusalem, nommée plus tard la Société Lorber, à Bietigheim dans le

^(*) souabe (*schwäbisch*), c.à.d propre aux habitants de la Souabe. (N.d.T.)

Wurtemberg, qui lui succéda légitimement, et continua l'activité sur les voies tracées par son fondateur.

Les Œuvres Principales de Jacob Lorber

Comme on l'apprend de la biographie écrite par Leitner, l'activité d'écrivain spirituel de Jacob Lorber débuta le 15 Mars 1840 avec l'œuvre:

“Die Haushaltung Gottes” (La Maison de Dieu)

Après quelques chapitres d'introduction, cette œuvre fondamentale, en trois volumes, traite de toutes les questions capitales qui puissent jamais se présenter dans n'importe quel domaine de la pensée religieuse: L'essence de Dieu - La Création primordiale du monde spirituel - L'apparition du monde de la matière - La création du genre humain et l'histoire des origines de l'humanité jusqu'à la grande catastrophe terrestre en Asie antérieure, le déluge.

La forme, dans cette œuvre comme dans tous les autres écrits de Lorber, n'aspire point à satisfaire à des critères scientifiques, mais par contre les enseignements les plus profonds sur tous les problèmes d'ici-bas et de l'au-delà sont placés devant nous sous forme de descriptions extrêmement attachantes et pleines de vie. Avec une incomparable puissance de pénétration et de persuasion, nous est ainsi présenté devant les yeux de l'âme l'essence de Dieu, et la Création spirituelle et matérielle; et dans l'histoire de l'humanité des origines, nous voyons, réfléchi comme dans un miroir, notre propre essence humaine, et nous y trouvons aussi les marques nous indiquant comment et de quel côté nous devons avancer pour arriver de l'imperfection à la perfection suprêmement heureuse.

“Die Jugendgeschichte Jesu” (L'Enfance de Jésus)

Cette œuvre est une nouvelle révélation circonstanciée de ce qui fut l'Évangile de Jacques, rédigé par Jacques le frère du Seigneur, racontant l'enfance de Jésus, et qui fut connu au cours des premier et second siècles après Jésus-Christ.

Cet évangile, suite à un examen des Écritures à l'usage dans l'Église, examen auquel il fut procédé au quatrième siècle après Jésus-Christ, fut pour des motifs inconnus déclaré apocryphe, c'est-à-dire d'une origine incertaine, par les patriarches d'Alexandrie et de Rome, et pour ce motif il ne fut pas admis au nombre des Écritures sacrées - Jugement qui du reste frappa aussi durant de longs siècles l'Apocalypse de Jean, l'épître de l'apôtre Jacques et encore diverses autres parties de la Bible.

Le 22 juillet 1843, Jacob Lorber, qui ne connaissait rien ni de l'existence, ni du

contenu d'un semblable évangile, reçut la communication intérieure qu'il lui serait dicté l'écrit de Jacques, alors perdu, et précisément depuis l'époque où Joseph accueillit Marie auprès de lui. L'histoire de ces événements avait été mise par écrit par Jacques, un des fils de Joseph; mais avec le temps, elle s'était trouvée tellement déformée et altérée qu'elle ne put être accueillie comme authentique parmi les Écritures.

En 299 chapitres cette œuvre offre, dans un style simple et noble, une description très attrayante et vivante de la naissance et de l'enfance de Jésus, de manière si consolante et si lumineuse, qu'aucun lecteur, libre de préventions, ne peut pas ne pas reconnaître la divine Vérité. Les énigmes au sujet de la Personne de Jésus y sont clarifiées, et en même temps l'œuvre offre un tableau vivant du temps et des conditions d'alors.

Émouvant en particulier est le récit de l'action spirituelle du merveilleux Petit Enfant au milieu de tant de gens de toutes les classes et de toutes les nations. Ce qui a été dicté à Lorber est amplement en concordance avec les fragments de l'Évangile de Jacques qui subsistent dans la Bible de Berlenburg.

“Das Große Evangelium Johannes” (Le Grand Évangile de Jean)

Cette œuvre, vu qu'il émane d'elle l'esprit d'amour de Jean, et qui a peut-être été aussi inspirée par ce haut prince des anges, en tant que médiateur spirituel, est aussi appelée par brièveté simplement Le Grand Évangile^(*).

Cette œuvre puissante et monumentale qui représente le compendium et le couronnement de la Nouvelle Révélation, peut sans aucun doute être classée à côté de la Bible comme la Source la plus considérable de la connaissance humaine existant dans toute la littérature du monde.

Conformément à la promesse faite dans l'évangile biblique de Jean, au chapitre 14, v.26^(**), nous avons dans cette œuvre une description détaillée et profonde de tout ce que Jésus a dit et fait durant les trois années de Sa Prédication terrestre.

Il ne peut certes y avoir aucun doute que la Divinité, qui s'est faite homme en Jésus comme Maître et Instructeur, doit avoir parlé et œuvré considérablement plus qu'il n'en a été transmis à la postérité dans les évangiles de la Bible, en enseignant et en éveillant des milliers de gens de toutes les nations et de toutes les classes qui se pressaient autour de Lui en quête de lumière.

Il en est d'ailleurs fait expressément mention dans l'évangile biblique de Jean, au chapitre 21, v.25, où il est dit: “Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses; si on les écrivait en détail, je ne pense pas le monde pourrait contenir les livres qu'il faudrait écrire.”

De tout ce que Jésus révéla sur Dieu, la Création, le Salut de l'humanité, à un

(*) En allemand “Johanneswerk” littéralement “L'œuvre de Jean”; mais une traduction littérale n'a pas ici de sens, et l'abréviation la plus simple, en français, est “Le Grand Évangile”. (N.d.T.)

(**) “Mais le Consolateur, le Saint-Esprit que le Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que moi je vous ai dit.”

nombre restreint de disciples mûrs pour recevoir Ses enseignements, seule une partie bien compréhensible mais essentielle pour le salut des âmes a été transmise au reste de l'humanité, encore immature, en la forme ramassée d'une doctrine de vie et de foi simplifiée, par les évangiles de la Bible. Ce n'est que près de deux mille ans plus tard que le moment fut venu, dans le plan du salut de la Divinité, de faire connaître à nouveau, à l'humanité présente et future, conformément à la promesse de Jean 14, 26, tout ce que Jésus a révélé autrefois à un petit nombre de disciples, et cela de la manière la plus profonde et la plus complète. C'est dans une Révélation accessible à tous, reçue par Jacob Lorber, que ces enseignements ont été restitués. Ce besoin d'une Révélation, tout homme réfléchissant sur la question le ressentira, car malgré la très grande diffusion des écrits de l'ancien et du nouveau Testament à notre époque, l'imbroglio des diverses interprétations des articles de la foi a précipité l'humanité dans une profonde incroyance et la grande misère du matérialisme, dont elle ne peut plus sortir sans la lumière d'une intervention divine.

Dans le Grand Évangile de Jean, toutes les questions fondamentales de l'existence sont éclairées par l'Esprit Divin se révélant Lui-Même.

La Vérité, qui est donnée dans la Bible, comme des graines, apparaît dans l'Évangile reçu par Lorber comme un arbre dont la large couronne porte une vie florissante. Avec force et insistance y est affirmé que le seul chemin valable du salut en Christ est, comme l'affirme Paul (Galates, 5, v.6), “la foi agissante par l'amour”. Cet “enseignement de l'amour” est fondé et développé par une doctrine logique, cohérente et hautement lumineuse sur Dieu et la Création, d'où il ressort que le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain est la loi fondamentale de toute vie dans toute la Création. Il est aussi montré dans le détail comment cette loi d'amour doit servir de norme dans tous les situations de la vie terrestre (mariage, éducation des enfants, soins du corps, soins de l'esprit, vie professionnelle et citoyenne). Quant à la vie dans l'au-delà enfin, le Grand Évangile de Jean nous montre qu'elle continue là aussi de se développer vers la perfection dans le pur amour divin.

Ce fonds primordial et éternel de toute religion, nous le voyons personnifié, en paroles et en actes, en Jésus-Christ, le Crucifié, qui se révèle aussi, dans cette œuvre de la Nouvelle Révélation, comme le Créateur tout-puissant, infiniment aimant et sage, comme la Plénitude de la Divinité, à la fois Père, Fils et Esprit, - rendant ainsi à la Chrétienté un Dieu trinitaire unique.

Extraits des premiers chapitres de “La Maison de Dieu”

Exhortation du Père céleste à Ses enfants

Ainsi me parla le Seigneur, à moi, Jacob Lorber, et je perçus Sa voix à l'intérieur ainsi qu'à l'extérieur de moi-même. Et ce message s'adresse à chacun, car il est vrai, sûr, et fidèlement rapporté.

Que celui qui veut Me parler vienne à Moi, et Je mettrai Ma réponse dans son cœur; toutefois, seuls les purs, qui connaissent la véritable humilité, pourront percevoir le son de Ma voix.

C'est avec celui qui Me préfère à tout le monde, qui M'aime comme une tendre fiancée aime son promis, que Je veux cheminer la main dans la main. Il me regardera toujours comme un frère regarde son autre frère, ainsi que Je le connaissais déjà dans l'éternité avant qu'il ne fût.

Dis aux malades qu'ils ne se laissent pas affliger par leur maladie, mais se tournent sérieusement vers Moi et aient surtout entière confiance en Moi. Je les consolerais, et le courant d'un baume le plus délicat se déversera dans leur cœur; et la source intarissable de la Vie éternelle deviendra manifeste en eux. Ils recouvreront la santé et seront rafraîchis comme l'herbe après une pluie d'orage.

Que ceux qui Me cherchent sachent que Je suis partout et nulle part. Je suis partout où l'on M'aime et où l'on suit Mes commandements, mais nulle part où l'on M'adore et Me vénère seulement. L'amour n'est-il pas plus que la prière, et le respect des commandements pas davantage que la vénération ?! En vérité, en vérité, Je te le dis: celui que M'aime M'adore en esprit, et celui qui suit Mes commandements Me vénère dans la vérité! Mais personne ne peut suivre Mes commandements, sinon celui qui M'aime; et pour celui qui M'aime, il n'existe pas d'autre commandement que celui de M'aimer, Moi et Ma parole vivante, laquelle est la véritable Vie éternelle.

Si quelqu'un a accompli les œuvres de la véritable pénitence, qu'il vienne à Moi, afin que Je l'accueille comme un fils perdu, et Je le garderai dans Ma force. Car le serviteur peut conseiller, mais Moi, Je puis agir; le serviteur peut instruire, mais la rédemption est Mon œuvre; Mon serviteur peut prier, mais Moi seul puis bénir; Mon serviteur doit juger honnêtement, mais le droit de la grâce appartient seul au Seigneur. Que les serviteurs et domestiques de Dieu ne fassent pas oublier le Seigneur Lui-même !...

Quant à ceux qui ne savent pas comment Je suis, ni qui Je suis, il serait préférable qu'ils ignorent tout de Moi; car Je pourrais encore les rendre vivants de l'autre côté, dans le royaume des esprits; mais ici, ils Me rendent toute aide impossible, car, en M'anéantissant, ils tuent toute Vie en eux et se donnent ainsi la mort, tels des ceps séparés de la vigne.

Mais Je vous le dis: Je suis le Dieu unique et éternel dans Ma nature trinitaire, en tant que Père selon Ma divinité, Fils selon ce qu'il y a de parfaitement humain en Moi, et Esprit selon toute Vie, toute activité et toute connaissance. Je suis l'amour et la sagesse mêmes de toute éternité. Jamais Je n'ai reçu quoi que ce soit de qui que ce soit. Tout ce qui existe vient de Moi et celui qui possède la moindre chose l'a obtenue de Moi. Comment pourrais-je être un tyran et un porteur de jugement de condamnation ?! Ô insensés que vous êtes! Je vous aime, et vous Me méprisez. Je suis votre Père, et vous faites de Moi un

bourreau. Là où Je bénis, vous maudissez. Ce que Je construis, vous le détruisez. Ce que J'élève, vous le rabaissez. Là où Je sème, vous noyez tout sous des flots meurtriers. En tout et partout, vous êtes contre Moi. Serais-je comme vous dites que Je suis: en vérité, Je vous le dis, la terre n'existerait plus depuis longtemps, oui, elle n'aurait même jamais été créée! Mais parce que Je suis comme Je suis, tout existe encore ainsi que cela était et sera éternellement. Vous aussi vous serez comme vous voulez être, sans que Je vous condamne, - car vous serez ce que vous aurez fait de vous-mêmes. Mais ceux qui Me prennent tel que Je suis et M'aiment autant que Je les aime, c'est Moi qui ferai ce qu'ils veulent, afin que leur liberté et leur joie soient éternellement parfaites.

Sachez-le: à tel travail, tel salaire! L'amour ne s'obtient pas par de l'argent, mais uniquement à nouveau par l'amour. Je suis l'Amour même, et c'est uniquement par l'amour que l'on peut s'approcher de Moi. Je vous ai tous achetés au moyen de l'amour; c'est pourquoi Je vous demande à tous de l'amour en retour. Ainsi, que celui qui veut me servir Me serve dans l'amour - car Je suis mort par amour pour lui sur la croix. Et que celui qui veut venir à Moi le fasse poussé par son amour envers Moi qui ai donné Mon sang pour lui sur la croix.

Je suis un bon hôte, qui ne laisse pas se perdre une seule miette. Celui qui investit son capital chez Moi obtiendra de gros intérêts: il s'installera dans Mon cœur, et les intérêts s'accumuleront d'éternité en éternité. Lève les yeux vers le ciel, insensé que tu es, et contemple la voûte céleste! Qui donc a compté les soleils, dont le nombre n'a pas de fin, et toutes les terres que J'ai créées par milliers autour de chacun d'eux? Je te le dis, Moi qui suis véridique et fidèle dans chacune de Mes paroles pour un sou, Je donne une terre, et pour une gorgée d'eau fraîche, un soleil. En vérité, Je te le dis: le moindre service par amour du prochain sera récompensé de la façon la plus formidable, la plus incroyable qui soit!

Tu me demandes s'il y a bien partout des êtres humains comme ici, sur la terre que tu habites, et Je te dis; oui, il y a partout des êtres humains, lesquels proviennent de Mes entrailles et Me reconnaissent selon la nature de Mes entrailles; qui proviennent de Mes mains et Me reconnaissent à Mes mains; qui proviennent de Mes pieds et Me reconnaissent à Mes pieds; qui proviennent de Ma tête et Me reconnaissent à Ma tête; qui proviennent de Mes cheveux et Me reconnaissent à Mes cheveux; qui proviennent de Mes reins et Me reconnaissent à Mes reins; qui proviennent de chaque partie de Mon corps et Me reconnaissent selon ces parties. Leur vie et leur félicité correspondent à la partie dont ils proviennent; ils sont tous Mes créatures, et Je les aime, car Je suis tout Amour et suis partout l'Amour même.

Mais les humains de cette terre, Je les ai fait naître du centre de Mon cœur. Je les ai créés entièrement selon Mon image, pour être non seulement Mes créatures, mais Mes enfants bien-aimés qui ne devraient pas uniquement Me reconnaître comme leur Dieu et Créateur, mais comme leur bon Père qui veut les

reprandre entièrement à Lui après une courte période d'épreuve, afin qu'ils puissent partager tout ce qu'Il possède, habiter éternellement auprès de Lui, et diriger et juger avec Lui l'univers tout entier. Mais vois: toutes Mes créatures M'aiment comme leur Créateur dans la joie reconnaissante de leur existence; seuls, Mes enfants, eux, ne veulent pas de leur Père et dédaignent Son amour!

Vois, Je suis affligé de voir sombrer et mourir d'heure en heure des milliers et des milliers de Mes enfants! Oh! si seulement Je pouvais les aider! N'est-ce pas attristant que le Tout-Puissant ne puisse les secourir?

Voilà que tu Me demandes à nouveau comment pareille chose peut être possible! Oh oui, Je te le dis, c'est tout à fait possible! Vois, toutes Mes créatures sont rattachées à Ma puissance; mais Mes enfants, eux, sont rattachés à Mon amour! - Ma puissance ordonne, et il en va selon elle; mais Mon amour souhaite seulement mener en toute mansuétude ses libres enfants; toutefois, ceux-ci se bouchent les oreilles et ne veulent pas regarder la face de leur Père. Par conséquent, vu qu'ils sont libres autant que Je le suis, Je ne puis les aider s'ils ne le veulent pas. Ma puissance n'a pas de limites: mais Ma volonté est soumise à celle de Mes enfants. - Que chacun se mette ceci derrière les oreilles: Je suis votre Père, mais aussi votre Dieu, et, après Moi, il n'y a plus personne. Me voulez-vous comme Père ou comme Dieu? - Vos actes Me donneront la réponse décisive.

Prenez bien note de ceci: l'Amour n'habite que dans le Père et se nomme le Fils. Qui dédaignera Celui-ci tombera sous la puissance de la Divinité, sera éternellement privé de liberté, et la mort sera son sort. Car la Divinité habite également dans les Enfers; mais le Père réside seulement au Ciel. Dieu juge tout selon Sa puissance; mais la grâce et la vie éternelle ne sont que dans le Père et s'appellent le Fils. La Divinité tue tout; mais le Fils, ou l'Amour en Moi, possède la Vie, donne la Vie et vivifie...

Dis à tes amis et frères en tout amour:[...] J'ai détourné Mes yeux de leurs péchés et les ai lavés plus blancs que neige; maintenant, il n'y a plus de pierre d'achoppement. Je ne veux plus être un Père invisible pour eux; ils pourront toujours Me voir quand ils le voudront, Me taquiner, plaisanter et se réjouir avec Moi; qu'ils déposent maintenant tous leurs soucis entre Mes mains.

Oh! avec quelle joie je m'occuperai d'eux désormais! Oh! que sont toutes les joies et béatitudes de Mes cieux devant le fait d'être aimé par Mes chers enfants en tant que Père unique et véritable!

Vois, je vous fais cadeau de toutes les béatitudes, sauf d'une seule que Je me suis réservée: Mes enfants ne doivent nommer personne d'autre que Moi leur Père, oui, uniquement Moi; car Je le suis vraiment, et le suis à bon droit, et personne ne peut Me prendre ce droit puisque Je suis l'Unique, le Seul et que, à part Moi, il n'y a plus personne...

Dis-leur encore qu'ils ne doivent pas se laisser perturber par l'Église. Car chaque repas que J'honore, Je le purifie en esprit et en vérité, afin que celui qui veut le consommer puisse le faire sans crainte. Ce que je donne à Mes enfants est pur et ne sera pas profané par la forme extérieure, puisque Je l'ai béni. Je bénirai le temple, et le lieu où ils se rencontreront sera sanctifié; car Moi, leur Père très

saint, Je serai parmi eux, et on ne touchera pas à un seul de leurs cheveux. [...]

Dis à tous ceux qui Me cherchent que Je suis constamment à la maison, que Je ne sors jamais, et que Je n'ai pas fixé certaines heures où l'on peut venir à Moi, comme le font les rois de la terre et les grands de ce monde. Ainsi, non seulement les jours de sabbat ou de fête, un cœur aimant M'est agréable; et chaque minute, même la nuit, Je n'ai jamais verrouillé Ma porte à qui que ce soit. Vous pouvez frapper quand vous voulez, Je vous dirai toujours: "Entrez !"

La véritable Église

Ainsi me parle le Seigneur, et je perçus Sa voix à l'intérieur, comme à l'extérieur de moi-même; et cela est véritable, exact, et fidèlement rapporté;

Ma Grâce est un riche trésor; celui à qui elle échoit ne manquera jamais de rien, que ce soit sur terre ou dans l'éternité. Par conséquent, chacun devrait s'efforcer de se l'approprier au plus vite, car Je la donne à qui la veut.

Car, vois-tu, si vous voulez la rémission de vos péchés, elle vous sera accordée, à condition que vous fassiez vraiment pénitence à travers Jésus, Lequel est Ma Parole vivante et l'Amour en Moi. Et les portes du Ciel se tiennent ouvertes pour vous; si vous voulez, vous pouvez y entrer et contempler la face de votre Père très saint que je suis Moi-même, Jéhova, le Dieu éternel.

Vous pouvez faire ceci en vertu de la Parole vivante, Laquelle est Jésus-Christ ou l'Amour éternel et la Sagesse en Moi, d'où s'écoulent tout bien et toute vérité. L'Amour vous a été donné dès l'origine et Il est la Vie réelle en vous; la puissance qui se trouve dans Mes créatures et qui découle aussi de Mon Amour n'est pas L'Amour Lui-même - vu qu'elle n'offre pas de liberté - mais seulement l'effet de l'Amour, et cet effet n'a en soi aucune Vie. Par conséquent, tout ce qui découle de la puissance est en soi matière morte, dont la vie n'est qu'apparence, et est en réalité la mort.

Il en résulte que si quelqu'un attache son amour au monde matériel, cet amour sera écrasé en lui par la puissance de la mort; et la conséquence en sera le sort de la matière, c'est-à-dire la mort.

Mais qui tourne son amour vers Moi et s'attache à Moi, celui-là reliera son amour avec l'Amour même, ce qui signifie avec la Vie de toute vie, et deviendra alors vivant de toutes parts.

Vois, l'amour est en somme aveugle et sombre, et justement par cela libre et indépendant - de ce fait en grand danger de se perdre et de périr.

C'est la raison pour laquelle J'ajoute à tout amour pour Moi la juste quantité de lumière qui convient à son intensité. Ceci est un cadeau et s'appelle la grâce, par laquelle Je pénètre chacun selon le degré de son amour.

C'est pourquoi, des torrents de lumière seront déversés sur celui qui possède l'amour, - vu qu'il rend Ma loi vivante en lui, ce qui est la plus haute signification de l'amour - et son regard pénétrera la terre et contempera la profondeur des

cieux.

Dis à Mes enfants, dis-le à tous, qu'ils soient de la religion romaine, protestante, juive, musulmane, brahmanique ou profondément païenne - bref, tous doivent savoir qu'il n'y a qu'une seule véritable Église sur terre, et celle-ci est l'amour que l'on Me porte à travers Mon Fils, et cet amour est le Saint-Esprit en vous; Il Se manifeste par Ma Parole vivante, et cette Parole est le Fils; et le Fils est Mon Amour, Il est ainsi en Moi, et Je Le pénètre totalement. Nous sommes un, et c'est ainsi que Je suis en vous et en votre âme, dont le cœur est Ma demeure, et celle-ci est la seule véritable Église sur terre. En elle seule est la Vie éternelle, en-dehors de laquelle il n'est point de salut.

Vois, Je suis le Maître sur tout ce qui existe! Je suis Dieu, le Dieu éternel et puissant, et comme tel, Je suis également votre Père, le Père saint et plein d'amour. Je suis tout cela dans la Parole; la Parole est dans le Fils et le Fils est dans l'Amour; l'Amour est dans la loi, et la loi vous est donnée. Si vous la prenez en considération et la suivez, alors vous l'avez accueillie et elle devient vivante en vous; elle vous élève et vous rend libres, et ainsi vous ne serez plus sous la loi, mais au-dessus d'elle, dans la grâce et la lumière, lesquelles sont Ma Sagesse.

Et c'est cela qui est la béatitude, ou le royaume de Dieu en vous, ou encore l'Église sur terre, hors de laquelle il n'y a pas de salut, et la Vie éternelle ne peut s'obtenir que dans cette Église.

Pensez-vous vraiment que J'habite dans des murs, que Je me trouve dans des cérémonies, des prières ou dans la vénération? Oh non, vous vous trompez grandement, car là, Je n'y suis pas du tout. - Je me trouve uniquement là où Se trouve l'Amour. Car Je suis l'Amour et la Vie même. Je vous donne l'Amour et la Vie et ne M'attache qu'à Eux, et jamais à la matière ou à la mort.

C'est pour cette raison que J'ai vaincu la mort et soumis à Moi la Divinité, afin que J'aie puissance sur tout ce qui existe et que Mon Amour règne éternellement et rende vivant tout ce qui Lui est soumis.

Et comment pouvez-vous penser que Je vous attends dans la mort, alors que Je suis la Vie même?! C'est pourquoi, rendez-vous d'abord dans la véritable Église, celle où la Vie se trouve à l'intérieur, - et seulement après dans celle qui est morte, afin qu'elle devienne vivante à travers vous!

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre	Page
La Famille	3
La Jeunesse	4
Élève et Maître	5
Le Musicien.....	6
Les Tendances Spirituelles.....	8
La vocation suite à l'appel de la voix intérieure spirituelle	9
L'écrivain de Dieu.....	10
La Parole Vivante	10
Intermède Mondain	11
Le Retour à Graz - Vocation Spirituelle.....	12
La Riche Moisson.....	13
Conclusion de la vie de Lorber	14
Le Départ	15
La Personnalité extérieure de Lorber	16
Le Style Spirituel de Lorber.....	17
Les Preuves de l'Inspiration Spirituelle.....	19
Les Évangiles de la Nature	21
Voyant et Entendant, pas d'écriture automatique.....	22
Suggestions Médicales	24

Matérialisations.....	25
------------------------------	-----------

APPENDICE

Communications accréditées sur le compte de Lorber	27
---	-----------

Karl Gottfried Ritter von Leitner	32
--	-----------

Publication et Diffusion des œuvres de Lorber	34
--	-----------

Les Œuvres Principales de Jacob Lorber	37
---	-----------